

Collectif Formation Société asbl

En partenariat avec le CPAS de Saint-Gilles

Nous ne sommes pas que nous-mêmes ...

Etude des parcours familiaux et socio-éducatifs avec et par une douzaine de personnes bénéficiant d'aides du CPAS de Saint-Gilles et visant à leur « *auteurisation* ».

Nuria ALVAREZ-BATALLA, Malika AZIZ, Fabienne CARLIER,
Pierre Emmanuel CORBISIER, Noémie DAGO, Myriam Erika GALSKA,
Chantal Jeanne GIÉRECH, Jeannine HORDIES, Mart MÄGER,
Alicia MAISO-JUNQUERA, Anne-Marie NDENZAKO, Jamal TAHIRI.



Coordination de la publication : Alain LEDUC

Juin 2019



Le **Collectif Formation Société** asbl est une association sans but lucratif, agréée dans le cadre du Décret « relatif au soutien de l'action associative dans le champ de l'Education permanente » (2003).

Dans ce contexte, une des orientations prises par l'association est de se mettre à disposition de personnes « 1ères concernées » par des situations d'injustice sociale, d'exploitation et de domination, en vue de leur permettre de construire leur propre parole, leurs propres analyses et leurs propres revendications, et d'acquérir les moyens de les défendre eux-mêmes.

Cette démarche a permis de travailler en soutien aux revendications des sans-papiers, qui ne disposent d'aucune instance de recherche qui leur soit propre. C'est dans cette optique que CFS est co-fondateur du Bureau d'Etudes des sans-papiers (BESP), et a produit deux documents : « Enquête sur la situation des sans-papiers, recommandations pour les élections communales 2018 » en septembre 2018, et « Recommandations pour les élections fédérales, régionales et européennes du 26 mai 2019 » en avril 2019.

La démarche poursuivie dans la présente publication avec une douzaine de personnes « bénéficiant » d'aides sociales du CPAS de Saint-Gilles suit la même logique : analyser les situations qu'elles ont vécues personnellement (leur récit de vie individuel, les passages en « JE » dans le texte), tout en recherchant en permanence les points communs, les causes communes (les passages en « NOUS » dans le texte). Le texte présenté a été coordonné par CFS, puis discuté et validé (le jeudi 6 juin 2019) par tous les membres du groupe qui ont souhaité le co-signer. Ce texte se veut être une contribution au débat sur la situation des usagers du CPAS de Saint-Gilles, en vue de leur permettre de contribuer à la réflexion sur les situations familiales et socio-éducatives qui les ont amenés là.

Coordination de la publication et éditeur responsable : Alain Leduc, CFS asbl, rue de la Victoire 26 à 1060 Bruxelles

Animation : Alain Leduc et Khalid Chatar

Travail sur l'écriture des récits de vie : la Cité des Ecrits, Anne Iwens et Ann Eve Fillenbaum

Avec le soutien de la Fédération Wallonie Bruxelles et du CPAS de Saint-Gilles



Mes plus sincères remerciements
pour votre contribution collective
et votre engagement dans la
lutte contre les stéréotypes
socio-éducatifs.

Mes salutations les plus
respectueuses.

Dyriem ARRADI
Présidente du CPAS
de Saint-Gilles

Table des matières :

	Page
1. Éléments de contexte du projet	5
2. Les participant.e.s	6
3. Ligne du temps, du « <i>je</i> » au « <i>nous</i> »	13
4. Arbre généalogique, les héritages	15
5. Capital économique	17
6. Capital social	18
7. Capital culturel	20
8. Entretiens compréhensifs	22
9. Le projet parental	24
10. Quatre textes qui dérangent	29
11. Ce qui nous révolte ...	32
12. D'où tirons-nous notre force ?	34
13. Ces personnes qui ont cru en nous	36
14. Le comité culturel du CPAS	38
15. Le décès de Jana	41
16. Que nous a apporté ce travail ?	44
17. Ceci n'est pas une fin	46
18. Remerciements	47

1. Éléments de contexte du projet

L'expérience que nous analysons ici est le fruit d'une collaboration entre le CPAS de Saint-Gilles et le Collectif Formation Société asbl.

Pour le CPAS, il s'agit de mettre en œuvre des « **mesures de promotion de la participation et de l'activation sociale des usagers** des services des centres publics d'action sociale », dans le cadre des subventions octroyées par le Ministère de l'intégration sociale en application de l'Arrêté Royal du 10 janvier 2018. Plus particulièrement, le CPAS de Saint-Gilles est soucieux de **lutter contre la sous-protection sociale**.

Les usager.e.s de la Plateforme citoyenne et participative du CPAS, du Comité culturel, de l'Atelier citoyen et plus largement de toute l'institution, sont invités à **réaliser un travail d'objectivation et d'appropriation de leur expérience en matière de pauvreté et d'exclusion sociale**, en vue d'en faire bénéficier l'institution, mais aussi leurs pairs. Nous sommes en effet persuadés que cette mise en récit des savoirs d'expérience (savoirs chauds) peut constituer un bagage à la fois bénéfique pour les participants, rassurant et mobilisateur pour leurs pairs, mais aussi formateur pour les travailleurs sociaux (ou futurs travailleurs) soucieux d'améliorer leurs pratiques.

Pour CFS asbl, il s'agit de **prolonger l'expérience acquise en matière de formation de publics de milieu populaire**, notamment l'expérience de la Formation à la recherche en éducation populaire visant à l'« auteurisation » (contraction de « s'autoriser à » et « devenir auteur ») de publics vivant de multiples dominations, et de contribuer à les accompagner d'une position d'assujettissement à une position faisant d'eux les auteurs-acteurs.trices de leur vie et de projets collectifs émanant de leurs échanges d'expériences de vie.

Les finalités d'une telle démarche sont diverses, à savoir sans que cela ne soit limitatif, la production de récits de vie, l'écriture collective sur les situations communes, la production de « chefs-d'œuvres » au sens du compagnonnage (un livre, une pièce de théâtre, un film, ...), **l'acquisition de savoirs sociaux stratégiques** leur donnant aussi des perspectives professionnelles ou d'insertion sociale durable, et in fine **contribuant à leur émancipation** (comprise comme étant l'inverse des déterminismes qu'ils vivent souvent) , tant individuelle que collective.

Notre projet repose donc sur une **formation** permettant aux premiers concernés par la pauvreté et l'exclusion sociale de redevenir auteurs de leurs propres textes et acteurs de leur histoire. Au cours de 20¹ ateliers basés sur le partage de récits et sur l'écriture collective, il s'agira de faire émerger ce qu'il y a de commun dans les vécus de chacun et d'identifier des invariants et déterminants des différentes situations de pauvreté incarnées par les récits. Cette formation permettra à la fois d'organiser et de structurer la parole collective et d'apporter des éléments de distanciation nécessaire aux participants. Il ne s'agira pas seulement de dire ce qu'on a vécu, il s'agira aussi et surtout de comprendre, afin de passer de l'expérience à l'expertise, du vécu au savoir. Ce processus devra constamment amener les participants à se poser la question de « que peut-on faire contre les déterminismes de la pauvreté ? », tout en leur donnant les moyens techniques et artistiques pour passer de sujets existant à sujets agissant par le biais de la culture.

Il est aussi attendu du projet une **réflexion** sur la place spécifique que des porteurs de telles expériences et de tels savoirs issus de ces expériences, puissent valoriser. Les projets d'« experts du vécu » au niveau fédéral et de « pairs aidants » au niveau de la santé mentale seront étudiés avec les participants.

¹ Le projet a été prolongé à 30 ateliers, dont une douzaine de plages de 3h ont été consacrées à un recul sociologique par rapport à leurs vécus personnels, qui fait l'objet de la présente publication.

Le document produit que vous avez entre les mains tente de rester au plus proche des témoignages et analyses des participants, en évitant les analyses en surplomb. Ces témoignages individuels et analyses collectives peuvent donner un sentiment de « non achevé », et demandent sans doute un effort de lecture pour « sentir » les savoirs collectifs qui se dégagent progressivement du groupe, et qui ne sont pas encore totalement finalisés. Nous l'assumons, d'autant que ce texte n'est pas une fin, mais la première partie d'une démarche à plus long terme (voir point 17, « ceci n'est pas une fin »).

Puisque nous définissons l'éducation populaire comme une « démarche », un « processus », notre choix est de la présenter de manière chronologique (sauf mention contraire).

Il est bien sûr aussi indispensable de bien distinguer « qui parle », d'où la nécessité de marquer le texte par 3 types de caractères :

- Pour préciser le cadre de travail et la posture de l'animateur, les lettres droites.
- *Pour les témoignages personnels de participant.e.s, les lettres italiques.*
- ***Pour les textes collectifs produits et/ou validés, les lettres italiques grasses.***

Bonne lecture !

2. Les participant.e.s

C'est le CPAS qui a réalisé le folder de présentation (voir en quatrième de couverture), l'objectif annoncé est d'inciter les participants à :

Devenir auteur de son récit, et acteur de notre histoire !

Venez partager votre expérience en lien avec le CPAS, le chômage, les difficultés financières, mettre des mots sur votre vécu, en faire un récit collectif au sein d'un atelier d'écriture.

Concrètement et sur ces bases, c'est un animateur du Comité culturel, à l'initiative du projet, qui est chargé du « recrutement » des candidat.e.s parmi les « usagers de la Plateforme citoyenne et participative du CPAS, du Comité culturel, de l'Atelier citoyen et plus largement de toute l'institution ».

Le groupe est constitué de 12 participant.e.s, 9 femmes et 3 hommes, entre 26 et 77 ans, tou.te.s en lien direct ou indirect avec le CPAS : soit bénéficiaires du Revenu d'Intégration Sociale, soit chômeurs-euses, pensionné.e.s ou sur la mutuelle avec de faibles revenus, tels que des aides du CPAS leur sont accordées (aide médicale, aide ménagère, aide énergie, aide culture, ...), certain.e.s fréquentant de plus le Resto du cœur.

La plupart se connaissent un peu, et se reconnaissent dans le Comité culturel du CPAS², dont le rôle sera explicité plus loin par les participant.e.s eux-mêmes (point 14). Il est d'emblée explicitement proposé aux participant.e.s d'être co-signataires des textes qui émaneront de leurs travaux.

² (...) le comité culturel, un lieu de rencontre, d'échanges et d'informations pour toutes les personnes intéressées par des activités culturelles multiples : sorties (spectacles, expositions, concerts, musées...) et Ateliers créatifs, Arts plastiques, musique, photo,...) C'est une occasion de partage, de découvertes, de réflexions, et d'émerveillement culturel ouverts à tous.
« Toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté, de jouir des arts et de participer [...] aux bienfaits qui en résultent. » (<http://cpas1060.be/spip.php?rubrique27>)

Elles et ils se présentent ainsi :



Jeannine HORDIES

Je suis une femme belge, de 69 ans. Mon père a fait deux fois le tour du monde, il était restaurateur. Il a été à l'école jusqu'à 14 ans, parce qu'après il y a eu la guerre. Mes parents se sont séparés quand j'avais 6 mois, ma grande sœur et moi sommes restées avec notre mère. À partir de 3 ans, j'ai été placée 3 à 6 mois par an dans des institutions. Ma mère était négligente et violente, à 5 ans, c'est nous qui nous occupions du ménage, elle était rarement à la maison. J'ai eu 3 enfants, dont un que j'ai perdu.

Dès ma naissance, j'ai trempé dans les difficultés de la vie, je n'ai pas eu de jeunesse. Aujourd'hui, je suis pensionnée, je vis heureuse, avec un pas devant l'autre, dans un bain d'activités culturelles grâce aux aides culture du CPAS, comme du bénévolat, des sorties culturelles grâce à l'article 27, du théâtre, de l'écriture et la participation à la plateforme citoyenne. J'apprends de chaque échec et j'aime être utile socialement pour les autres.

Mart MÄGER



Je suis un homme de 53 ans, je suis né à Talin, en Estonie. J'ai grandi dans un petit village d'où provenaient mes grands-parents. Mon père avait une formation scientifique, ma mère littéraire. A l'époque, L'Estonie n'était pas libre. Quand les chars Russes ont envahi la ville, en '90-'91, on a pensé qu'il fallait partir. Je suis finalement parti avec ma copine et nous sommes arrivés ici en Belgique en 1991. Nous avons d'abord habité à Bastogne. Et mon grand rêve, déjà depuis quand j'étais encore dans mon pays d'origine, c'était de réaliser des films.

L'Estonie, aujourd'hui, est un pays libre et démocratique. Mais pourtant, ça fait déjà depuis 30 ans, que j'habite en Belgique. J'ai toujours mes deux pays, mon pays d'origine l'Estonie et mon pays d'accueil la Belgique, alors j'ai comme deux hémisphères : une qui pense toujours en ma langue maternelle et l'autre c'est toujours en langue française. Aujourd'hui, je suis sans travail, je bénéficie du RIS (revenu d'intégration sociale du CPAS). Mon rêve, c'est de réaliser un film sur l'Estonie pour la faire connaître ici, en Belgique. Je fais aussi de la peinture.

Nuria ALVAREZ



Je suis une femme de 63 ans, belgo-espagnole. Ma mère est issue d'une famille ouvrière où on ne se préoccupait pas des études, et où l'organisation scolaire était chaotique pendant la guerre civile. Mon père, né dans une famille de mineurs, a été à l'usine à 12 ans, il a été élevé dans une famille d'accueil. Il a travaillé dans le monde de l'imprimerie et a toujours eu cette envie de lire, d'apprendre, de se dépasser. Je suis née en Espagne. Je suis arrivée en Belgique à l'âge de 4 ans ½. Le français est devenu ma langue maternelle. Très tôt à l'âge de 7 ans, j'ai commencé à avoir des problèmes de dyscalculie qui m'ont empêché de réussir mes études. Comme j'étais l'aînée, mon papa se projetait à travers moi et il voulait que je suive bien l'école. Je n'ai pas répondu à ses attentes et l'ai déçu.

Je me suis mariée, j'ai eu deux enfants. J'ai vécu de manière confortable jusqu'à mon divorce. Je suis actuellement sans emploi, je reçois une rente alimentaire et suis aidée partiellement par le Cpas (aide médicale). Avec mon divorce tout a changé. J'ai travaillé occasionnellement. Aujourd'hui j'ai décidé de vivre, de sortir le plus possible alors que jeune je restais presque toujours à la maison. Je m'affranchis, j'apprends à avoir confiance en moi et j'ai une vie sociale, notamment, avec la passerelle citoyenne, l'atelier d'écriture et les activités de la cellule culturelle.

Anne Marie NDENZAKO



Je suis Anne-Marie Ndenzako, j'ai 62 ans. Je suis née dans une famille royale, mon grand-père était le roi du Burundi. De ce fait ma famille n'était pas une famille nucléaire, la famille « traditionnelle » comme on peut l'entendre, c'était pas ça du tout. Ma famille appartenait à tout le monde. Je n'ai pas grandi qu'avec mon père et ma mère mais avec toute une Cour, le plus souvent élevée par des « nounous ». Mon père a fait ses études à Astrida, l'école coloniale belge à Butaré, et est entré dans l'administration coloniale. Mon oncle maternel s'était battu pour l'indépendance du Burundi, et a été assassiné. Avec le coup d'État, en novembre 1966, on a mis mon père en prison. Ma mère et mes frères et sœurs, nous on a dû fuir avec la peur au ventre et aussi celle de se faire tuer. On a tout perdu d'un coup. J'avais un peu plus de 9 ans.

Je suis arrivée en Belgique en 1977, j'ai fait des études de secrétaire de direction, puis j'ai fait du mannequinat pendant quelques années. J'ai ensuite travaillé pendant 10 ans chez Belgacom, comme commerciale. Après une dépression profonde en 2004, j'ai été longtemps hospitalisée. Aujourd'hui, je suis sur la mutuelle, et bénéficie d'aides culture du CPAS. Je suis plein de choses. Je veux plein de choses. J'ai déjà réussi beaucoup de choses. Une chose m'est encore difficile : mon livre. Mon adolescence est écrite, mes fuites sont écrites. Il me manque une chose : la force d'écrire ma petite enfance. Encore une impression d'indélicatesse.



Jamal TAHIRI

Je m'appelle Jamal Tahiri, j'ai 46 ans. Je suis d'origine Marocaine. Je suis né au Maroc, d'une famille Berbère. On habitait dans les montagnes, c'était la grosse pauvreté. Mon père était maréchal-ferrant. Il a émigré, et je suis arrivé en Belgique dans le cadre du regroupement familial, en 1973-74, j'étais encore tout petit. J'ai grandi en Belgique dans la commune de Saint-Gilles (j'ai passé ma scolarité primaire à l'Ecole 4, place Bethléem). En tout, j'ai eu cinq frères et quatre sœurs. En Belgique, on vivait dans une quasi misère.

Après une grosse crise personnelle, un ami artiste-sculpteur m'a donné l'envie de peindre et de sculpter. J'ai essayé, et il m'a encouragé, soutenu, j'ai pris plaisir à la création et aujourd'hui je suis à l'Académie. Pour le moment, je suis au Cpas. Je suis divorcé, j'ai 3 fils et une fille. J'ai découvert la culture et tout ce qui s'y rapporte : le mobilier de style, la peinture, l'architecture et ça m'a permis de sensibiliser les gens au patrimoine culturel qui nous entoure, pour le protéger.



Pierre-Emmanuel CORBISIER (dit Pierrot)

Je m'appelle Pierre-Emmanuel Corbisier, surnom Pierrot, je suis un homme de 43 ans. Mon père était peu attentif à mon éducation, inutilement sévère et parfois très violent. Il était ouvrier à Charleroi aux Forges, puis chez Cockerill. Ma mère était écrivain, mais c'était aussi une femme violente. J'ai deux sœurs cadettes. Je me suis marié et j'ai eu deux enfants, que je ne vois malheureusement pas, mais je sais qu'ils réussissent très bien à l'école.

Né à Namur d'une famille riche en culture mais pauvre financièrement. Il est clair que je possède un patrimoine culturel de base qui m'a permis de pouvoir me raccrocher à des passions comme le théâtre, la lecture et autres. Je suis usager du Cpas mais je me considère socialement plus comme travailleur social bénévole et comédien à mes heures, il m'est indispensable d'être utile et solidaire avec mon prochain. C'est pourquoi je me dis « travailleur social » bénévole et, du coup, solidaire. J'ai par exemple co-fondé le frigo solidaire de Saint-Gilles. Aujourd'hui j'apprends beaucoup. Je suis solidaire et fais tout pour aider mon prochain mais aussi bien sûr pour m'aider moi-même via mes passions : je suis comédien amateur, au théâtre et au cinéma.

Malika AZIZ



Je suis Malika, une femme belgo-marocaine. J'ai grandi au Maroc jusqu'à l'âge de 11 ans. Toute ma famille est ici aujourd'hui. J'ai eu sept sœurs et trois frères, moi je suis la quatrième fille. Une partie est née en Belgique. Ma mère n'a pas été scolarisée. Au Maroc, elle était couturière-styliste. Elle ne trouvait pas que c'était important d'aller à l'école car pour elle les filles se marient et restent à la maison, dans la cuisine. J'ai fugué à 17 ans pour m'opposer à un mariage qu'elle avait arrangé à mon insu. Mon papa était autodidacte. Il a été un peu scolarisé mais il a surtout évolué par lui-même. Il a appris de lui-même à écrire, à lire. Il était féru d'histoire et il avait de l'ambition. Mon papa enseignait la religion islamique dans une école ici en Belgique.

Pour mon père, à l'inverse de ma mère, c'était important que tous ses enfants soient autonomes et indépendants, et surtout pour les filles. Il voulait qu'on étudie et qu'on aille le plus loin possible. Il nous encourageait et était fier de nous. On a tous fait des études. Moi, je suis devenue infirmière biochimiste, puis j'ai travaillé en intérim dans des hôpitaux bruxellois. Je ne travaille plus depuis que j'ai eu un accident de la route, j'ai été paralysée pendant deux ans. Aujourd'hui, je puise la force en moi-même. Je suis artiste pluridisciplinaire : peinture, sculpture, photographie, et rédactrice d'un périodique (Douchflux).

Fabienne CARLIER



Je suis Fabienne, une femme de 63 ans, née à Lille et franco-belge. Ma maman était assistante sociale, issue d'une famille de « nobles désargentés », de fait une famille très pauvre. Mon papa était ingénieur civil et architecte, il provient d'une famille plutôt bourgeoise, de 7 générations de notaires. À la sortie de ses études, il a eu un poste au Congo, puis au Rwanda et est devenu chef d'entreprise au Burundi. J'ai vécu là jusqu'à mes 6 ans, puis mes parents m'ont placée en pension en Belgique pendant 3 ans, ce que j'ai vécu comme un abandon. J'avais deux frères. Ensuite, je me suis mariée, et j'ai adopté deux enfants en Afrique.

Nous sommes rentrés en Belgique en 1995 à cause de la guerre. Nous avons vécu confortablement à Péruwelz. J'ai divorcé en 2001, après deux années de dépression, et je suis venue vivre à Saint-Gilles. J'ai été aidée par le CPAS, et j'ai bénéficié d'un poste article 60 à mi-temps pendant plusieurs années. En 2009, je me retrouve au chômage, et je fais connaissance avec le service culturel du CPAS.

Chantal Jeanne GIÉRECH



Je suis une femme belge, née en Allemagne, j'ai 58 ans. J'ai grandi dans un secret de famille : mon père n'était pas mon père, mais mon beau-père, qui a toujours été violent avec ma mère et avec moi. Mon nom n'est donc pas celui de mon père, ce n'est pas mon « vrai » nom. Notre famille était financièrement modeste, mais on s'en sortait. Ma maman a fait ses études jusque 16 ans, et a travaillé dans un magasin comme tapissière, puis comme ouvreuse de cinéma et comme gérante de salon-lavoir, ... Mon beau-père était sapeur-pompier professionnel. Il avait été à l'école primaire à Laeken jusque 14 ans. Il avait travaillé comme ébéniste quand il était tout jeune et à la confiserie chez ses grands-parents. Il avait une fascination pour le nazisme, c'était dingue : il avait une pièce remplie avec des livres sur Hitler.

J'ai eu un fils puis une fille. Aujourd'hui, je suis usagère du CPAS. Je participe à des ateliers de dessin, de peinture et récemment théâtre. Je contribue à la plateforme citoyenne 2019. Le mercredi et le weekend, je m'occupe avec plaisir de mes petits-enfants. J'ai envie de faire un livre qui allie, à la fois, le dessin, l'écriture. Un dessin qui traduit des ou une émotion et le texte qui explique, qui complète. Je vois ce que je veux très clairement. (...)

Alicia MAISO-JUNQUERA



Je m'appelle Alicia, j'ai bientôt 77 ans. Issue d' Hemelluri, un petit village de la Rioja en Espagne, je suis devenue Belge depuis 1973 par mariage. Mon père travaillait et ma mère s'occupait de la maison. Ma mère savait très bien lire et écrire. Mon papa était moins cultivé que ma mère. Il était cordonnier de métier mais nous habitions dans la région des vignes et il est devenu « garde-chasse ».

Mais quand il est devenu aveugle, ma mère a dû prendre le relais et s'occuper de tout. On était une famille pauvre, même si, sauf les premières années après la guerre, on n'a jamais eu faim.

Je suis arrivée en Belgique à l'âge de 14 ans pour travailler comme interne dans une famille. Je me suis mariée, et j'ai eu deux enfants, dont l'un est décédé : il me reste ma fille aînée. J'ai divorcé à 72 ans, pour être indépendante. Révoltée contre les injustices, j'ai choisi ma vie : depuis 1995, je suis bénévole (à l'Espace Senior et à Alteo). Aujourd'hui je suis pensionnée. J'aime les voyages et je suis heureuse... mais révoltée contre le CPAS pour l'augmentation de mon loyer qui est très injuste.



(Myriam) Erika GALSKA

Je m'appelle Myriam Erika Galska. Je suis une femme de 48 ans. Belge d'origine Slovaque. Je viens de Michalovce, une petite ville en Slovaquie. 1700 km de Bruxelles. C'est ma maman qui nous a éduqués toute seule. Nous suivions les traditions. Ma maman elle a étudié dans l'enseignement général mais la dernière année, comme elle était enceinte de moi, elle n'a pas fait son examen. Elle avait 18 ans. Après ma naissance, elle a travaillé. Mon père a vite quitté l'école mais il a fait énormément de boulots différents : sur un bateau et dans le métro à Prague, des livraisons et des choses comme ça, dans une mine aussi je crois. Il m'a donné la soif de voyager. Il a repris des études en travaillant.

J'ai réussi à partir de Slovaquie à mes 22-23 ans. Je suis mariée et j'ai quatre enfants. Issue d'une famille à la fois communiste et athée, et à la fois chrétienne, je me suis convertie à l'Islam par conviction personnelle. Je suis passionnée de lecture et j'aime apprendre de nouvelles choses. Je partage aussi ce savoir avec les autres. Je réalise mes rêves : les voyages. J'ai trouvé ma place ici en Belgique.



Noémie DAGO

Je m'appelle Noémie, j'ai 26 ans. Je ne peux pas dire que j'ai vraiment eu une famille. Je suis née et j'ai grandi en Côte d'Ivoire avec ma tante maternelle, son mari et leurs enfants car ma mère est morte trois jours après ma naissance. Selon la coutume, cela faisait de moi une sorcière, une sorcière qui a tué sa mère. C'était une famille chrétienne. Nous allions à l'Église tous les dimanches. On vivait bien, nous n'étions ni pauvre, ni riche. Je ne suis jamais allée à l'école. J'étais cantonnée aux tâches ménagères qu'elle m'apprenait en me frappant. Ma tante m'a jetée à la rue, j'avais 13 ans. Je peux dire que c'est la rue la base de mon éducation ; c'est là que j'ai tout appris.

Je suis en Belgique depuis septembre 2011. J'ai lancé une procédure de régularisation, et j'ai introduit un recours sur base du 9 ter. Mon dossier reste bloqué sans suites à l'Office des étrangers depuis 2014. Depuis, j'attends... et je vais à l'Église tous les dimanches : ça m'apaise et je rencontre des gens qui me font du bien. J'y rencontre beaucoup d'enfants avec qui le contact passe toujours ! Je suis également engagée comme bénévole dans plusieurs projets citoyens. Aider, c'est tout ce que je peux faire.

Parler de moi m'est difficile, mais ceux qui me connaissent disent que je suis une femme forte, une battante. On me dit aussi que je suis intelligente. En tant que fille qui n'a jamais été à l'école, ça me fait plaisir. En tout cas, j'apprends vite ! En 2 ans, j'ai appris à lire et écrire. Une de mes passions, c'est la mode et le mannequinat, du coup ça m'a motivé à apprendre à faire des photos, des montages vidéos, des tutoriels sur le make up, et je crois que je m'en sors pas mal ! C'est une de mes fiertés.

3. Ligne du temps / du « JE » au « NOUS »

Une des premières démarches avec le groupe consiste à appréhender une ligne du temps, sur laquelle chacun viendra inscrire des éléments de son histoire propre (date, lieu, événement) ainsi que des éléments de la grande histoire qui les ont marqués (date, événement), en Belgique ou au niveau mondial.

Petite histoire : chacun indique sur un post-it sa date de naissance, le lieu de naissance, l'année de fin de scolarité et l'année de début de travail. Chacun place ses propres post-its sur une ligne du temps.

NOM	DATE NAISS	LIEU NAISS	DATE FIN SCOL	AGE FIN SCOL	1er TRAVAIL	DELTA
Alicia	1942	Espagne	1955	13	1955	0
Chantal Jeanne	1961	Allemagne	1977	16	1978	1
Erika (Myriam)	1971	Slovaquie	1989	18	1990	1
Fabienne	1956	France	1978	22	1975	-3
Khalid	1979	Belgique	1997	18	1997	0
Jamal	1972	Maroc	1989	17	1980	-9
Jeannine	1949	Belgique	1963	14	1963	0
Malika	1963	Maroc	1977	14	1980	3
Nuria	1955	Espagne	1974	19	1974	0
Pierrot	1975	Belgique	1991	16	1988	-3
Anne Marie	1957	Burundi	1974	17	1975	1
Noémie	1993	Côte d'Ivoire	Pas d'école		2000	à 7 ans

Les éléments de leur histoire sont retranscrits dans un tableau, et certains éléments apparaissent rapidement : la diversité de leurs origines, la majorité des études sont courtes, et interrompues pour aller travailler, une seule personne a dépassé l'enseignement secondaire, deux d'entre eux ont commencé à travailler à 7 ou 8 ans !

Grande histoire : de la même manière, chacun.e est invité.e à mettre sur la ligne du temps les événements qui les ont le plus marqué.e.s en Belgique (par exemple les Attentats de Bruxelles le 22 mars 2016, l'affaire Dutroux et la mort des enfants en 1996, l'affaire des tueurs du Brabant (82-85), le meurtre des 10 paras belges au Rwanda en 1994) et dans le monde (Amstrong sur la Lune en 1969, le 11 septembre 2001 aux Etats-Unis, la crise migratoire en 2015, ...).

Le positionnement des un.e.s et des autres donne une image globale du groupe et du contexte général de leur situation.

À partir des éléments dévoilés dans la ligne du temps, il est demandé à chacun.e de produire une phrase commençant par « JE » sur l'école, et une autre sur le travail. Ensuite, les participant.e.s sont regroupé.e.s par 3, et doivent écrire sur le même objet une phrase commençant par « NOUS 3 ». Enfin, tou.te.s les participant.e.s sont réuni.e.s pour rédiger une phrase qui puisse avoir l'adhésion de tou.te.s, commençant par « NOUS TOU.TE.S ».

JE ...

Chantal : *C'est à regret que j'ai quitté l'école en juin 1977, alors que j'y aurais bien passé ma vie, j'étais placée par le Juge en internat, cela m'a permis de suivre des cours de dessin.*

Malika : *En 1969 je suis la seule étrangère d'origine marocaine à Forest, puis j'ai été au Lycée de Forest et j'ai terminé en 1977.*

Alicia : *J'ai fini en 1955, j'avais 13 ans, pas par choix, c'est parce mon père est devenu aveugle et que j'ai dû aller travailler, parce qu'il n'y avait pas de sécurité sociale en Espagne.*

Myriam : *Je suis allée à l'école d'agriculture pendant 4 ans en Slovaquie et j'ai fini en 1989 avec mon diplôme de niveau secondaire supérieur.*

Jeannine : *Je suis sortie de mes cours scolaires en 1963, car j'en avais ras le bol, de mes placements dans des homes, et avec des changements continus.*

Jamal : *J'ai fini l'école en 1989, j'étais à l'école communale de Ciney, en mécanique, tournage, soudure, j'aimais bien le dessin technique pour la précision.*

Nuria : *J'ai commencé en 61, j'ai terminé en 1974, j'en avais marre parce que ma dyscalculie m'empêchait de réussir.*

Anne-Marie : *J'ai arrêté mes études en 1980, mais j'ai continué à apprendre et à me construire. J'ai fait le plein de formations ...*

Fabienne : *Etant ballotée d'école en école, je n'aimais pas l'école, mais aimant les sciences j'ai fait des études de laborantine technique A2 que j'ai terminées en 1978.*

Noémie : *Je ne suis jamais allée à l'école, ça a toujours été un rêve pour moi de porter une tenue scolaire. J'ai appris à lire et écrire à 24 ans. J'ai toujours travaillé sans salaire. Aujourd'hui mon rêve c'est de travailler et d'avoir mon premier salaire.*

NOUS 3 ...

Nous 3 (Jeannine, Jamal, Myriam), *on a appris à lire et à écrire, notre cours préféré était la récréation, et le suprême, quand la cloche de fin des cours sonnait...*

Nous 3 (Fabienne, Anne Marie, Malika), *nous avons étudié dans un autre pays que notre pays de naissance (Lille>Burundi / Burundi >B>USA / Maroc>B) ...*

Nous 3 (Nuria, Alicia, Chantal), *nous regrettons d'avoir quitté l'école, la vie nous a amenés à être présents ici aujourd'hui...*

NOUS TOUS / TOUTES ...

Nous avons tou.te.s été à l'école, le plus souvent de manière chaotique, on a arrêté très jeunes (entre 13 et 22 ans), pour des raisons familiales, pour directement aller travailler ...

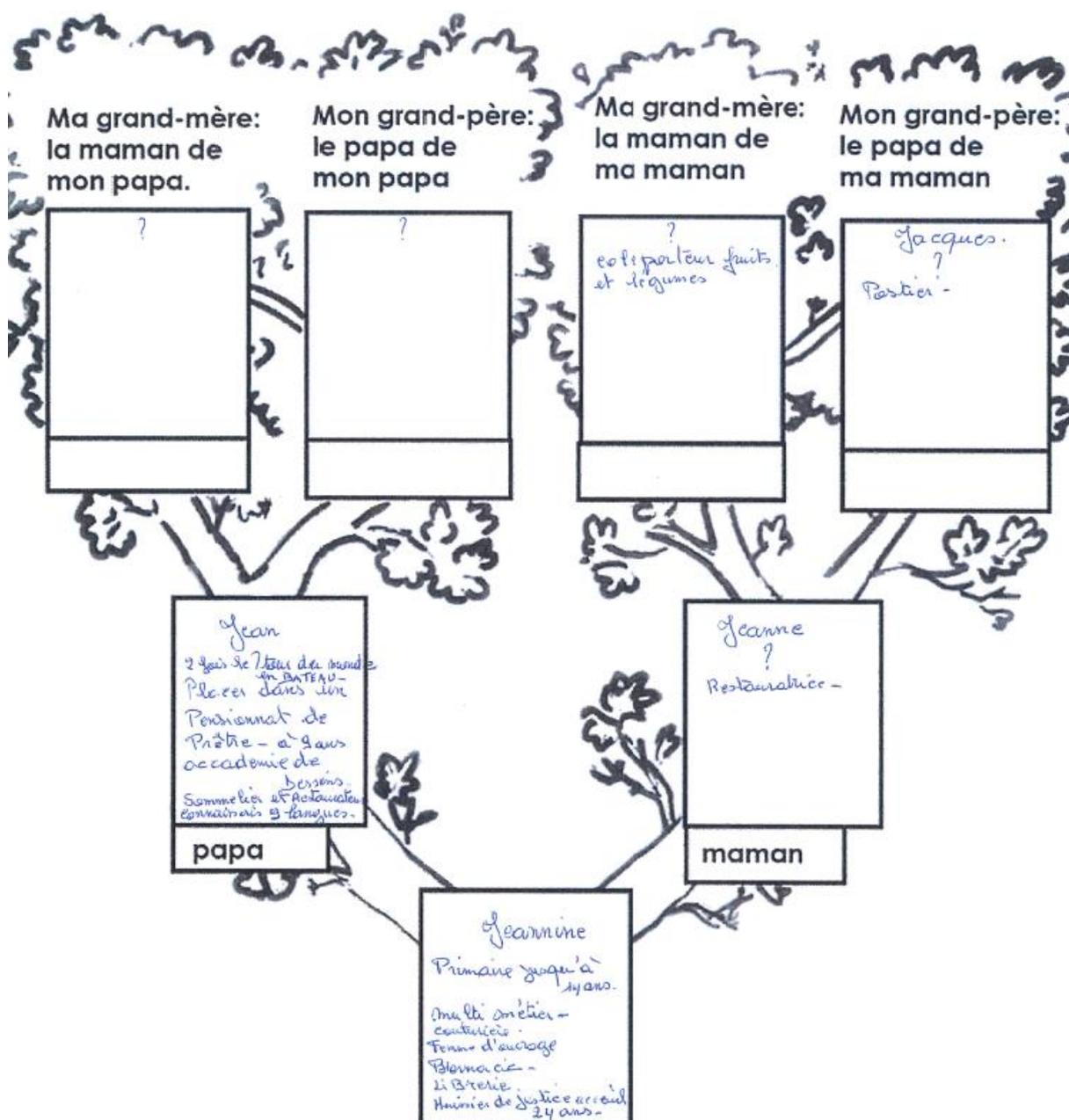
Cet exercice est le premier par lequel il est demandé au groupe de penser ce que serait le « NOUS » du groupe, une fois connus les « JE » de chacun.e. Ce passage dans l'écriture du « JE » au « NOUS » sera sollicité du début à la fin de la formation. « **Nous ne sommes pas que nous-mêmes** » conclut une participante, formulation proposée en titre de la publication. Nous sommes à la fois nous-mêmes (« JE »), nous en tant que groupe (« NOUS ») et un nous social, « partie prenante d'une société ».

4. Arbre généalogique / les héritages

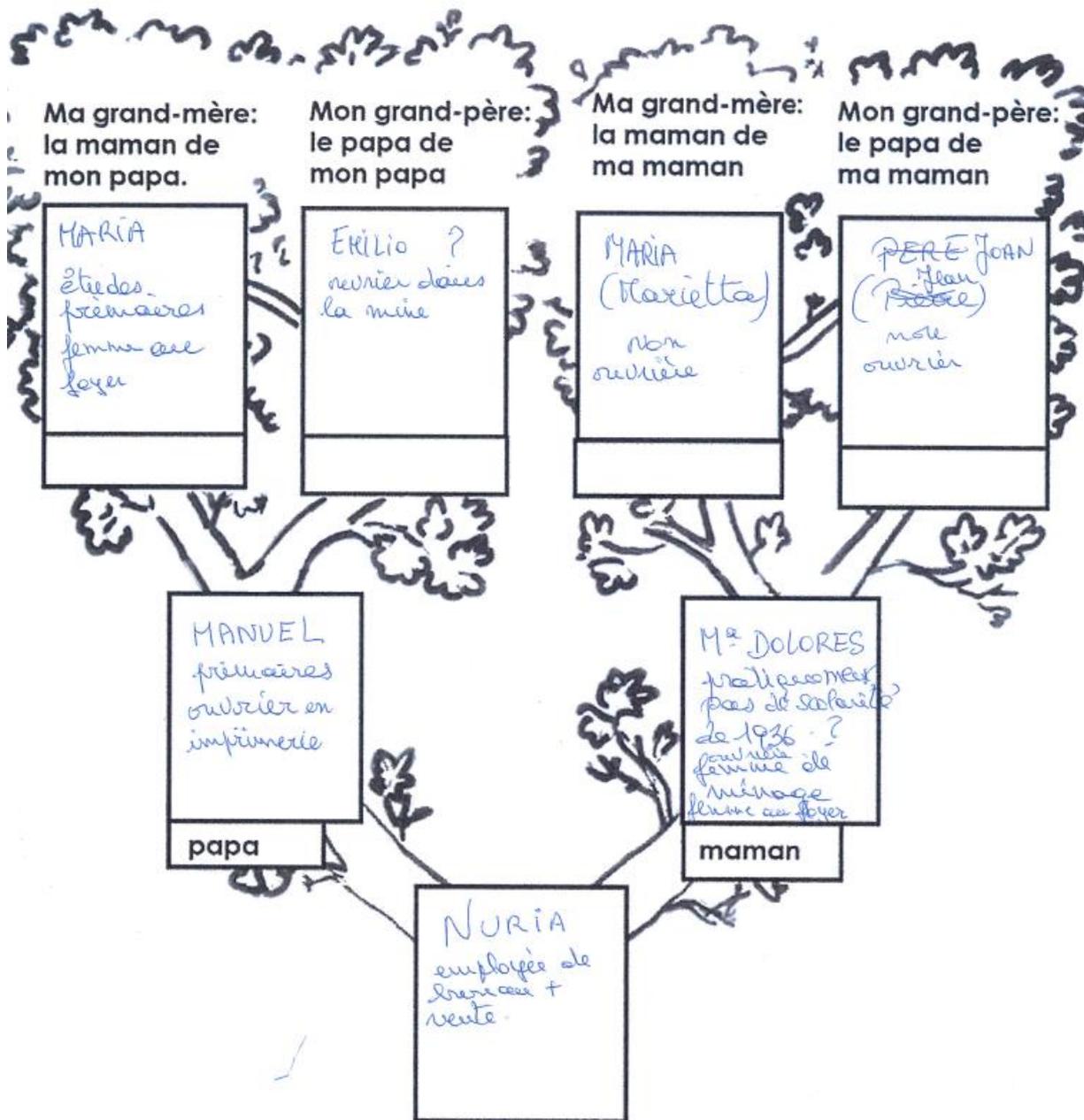
Chacun est invité à compléter un arbre généalogique simple, en indiquant de plus le niveau scolaire et le métier de chaque ascendant. Ce n'est pas simple.

Un premier constat est la faible connaissance des niveaux scolaires et de travail des ascendants, indiquant qu'il y a eu peu de transmission entre les générations, des branches entières de la famille sont parfois ignorées.

Exemple de Jeannine :



Exemple de Nuria :



Plus tard, nous approfondirons la situation des fratries et des descendants (dans les entretiens compréhensifs, la question sera systématiquement traitée, voir partie 8).

Ce petit exercice sur la généalogie permet d'introduire la question de la transmission et des héritages, et notamment d'introduire les 4 « capitaux » de Bourdieu.

Nous introduisons les types de transmission, les « capitaux » :

- Le Capital économique, l'ensemble de richesses matérielles
- Le Capital social (réseau relationnel et degré d'utilité de ces relations)
- Le Capital culturel (capacité intellectuelle, biens culturels possédés, titres scolaires)

Le capital symbolique (reporté en fin de travail, en partie 16) englobe les autres formes de capital (économique, social et culturel), sous l'angle de la reconnaissance de l'individu.

5. Capital économique

Chantal

Aucun, puisqu'ils ne m'ont rien laissé...

Malika

Lorsque mon papa est décédé, je devais participer à des frais d'héritage. C'est ma mère qui a eu l'usufruit des biens. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien.

Alicia

Rien ... Nous avons été devant le notaire, ma sœur et moi, et avons laissé l'appartement de ma mère à mon frère.

Pierrot

Quelques objets d'art, des livres. Pas de devises ni de biens financiers...

Anne-Marie

En principe, on est riche. En principe. De ma mère, beaucoup de terres, de maisons, et un appartement en Suisse. Mais en réalité, vu les changements qui ont suivi le coup d'état, ...rien ! De mon père : un terrain près de Bujumbura où les paysans nous amenaient 2 fois par an les récoltes. Au final, il n'en reste RIEN.

Jeannine

Maman m'a transmis ses cartes (un tarot normand) et un dictionnaire, Papa m'a transmis quelques objets et une petite somme d'argent, des tableaux peints par lui, des livres ...

Myriam

Ma maman était pauvre. Après sa mort, elle a laissé un appartement que mon frère a vendu l'année passée. Papa ne m'a rien laissé (il est à la rue).

Fabienne

Mon père est mort il y a 10 ans et ne nous a laissé que des problèmes compliqués. Vu que tous ses biens sont en Afrique et qu'il a tout dilapidé, toute sa richesse d'Europe. 10 ans de procès au Burundi, et aujourd'hui rien. Ma mère (décédée il y a 4 ans) a laissé un petit héritage.

Nuria

Aucun, ils sont toujours vivants. Les aides financières que j'ai reçues de mes parents, je les ai remboursées dans leur totalité une fois divorcée ...

Noémie

Je suis issue d'une famille moyenne de Côte d'Ivoire. Mes parents ne m'ont laissé aucun héritage économique.

Mart

Comme j'ai quitté mon pays natal il y a 28 ans mes parents ne nous ont rien laissé.

Au niveau économique, les membres du groupe n'ont reçu aucun héritage significatif sur le plan financier, même si le tissu économique de base est différent (le milieu social dans lequel on est né). Souvent, l'héritage est source de difficultés au niveau des familles, elles sont divisées ... parfois pour pas grand-chose. Certains ont hérité de petits objets symboliques donnés par leurs parents, des livres, un jeu de cartes, ...

Si tou.te.s sont aujourd'hui dépendant.e.s d'aides sociales,

... certain.e.s sont dans une situation de **reproduction sociale** (maintien du même niveau socio-éducatif et professionnel de génération en génération),

... d'autres de **déclassement social** (diminution du niveau socio-économique et éducatif par rapport à celui des parents).

Dans le groupe, personne ne s'est significativement enrichi ...

6. Capital social

Chantal

Pratiquement pas de réseau social hérité, quelques rares amis de mon âge et parmi les profs que j'ai eus, qui m'ont appris à m'évader par la lecture, l'écoute de la musique, le dessin, l'écriture, les films.

Malika

Des frères et sœur, des oncles et tantes. J'ai fugué parce qu'on a voulu me marier de force. Mes parents sont restés au Maroc après les vacances, je suis revenue en Belgique pour mes études. Mes oncles et mes tantes ne m'ont pas laissé toute seule dans la maison et m'ont prise en charge jusqu'au retour de mes parents. Donc moi j'avais découvert une tante « mère poule », tout le contraire de ma mère.

Alicia

Aucun réseau social ... au contraire, toute la famille et les amis ont profité de mes parents, les ont dépouillés par exemple de leurs terres. C'est plus récemment, en étant volontaire avec des personnes âgées et avec des enfants que j'ai bénéficié d'un réseau social, notamment celui des enfants.

Pierrot

Je peux citer pas mal de réseau social familial, mais pas par mes parents ! Mon oncle Paul qui était « médecin » chez les paras ; Michel G., mon prof de 2^{ème} primaire qui est devenu mon ami et mon mentor ; la paroisse, c'est grâce à eux que j'ai un appart ; mon oncle qui est moine à Orval ; mon éducateur Philippe (quand j'étais placé en home 14 ans) m'a fait découvrir l'alpinisme et l'amour de la montagne. Le juge Christian Panier, qui m'a laissé ma chance de me réinsérer à ma sortie de prison. Mon premier sergent instructeur (chez les paras) m'a transmis des valeurs humaines, l'amour de la nature, la cohésion de groupe, comment faire du feu, construire des abris (ça m'a servi quand j'étais dans la rue !).

Anne-Marie

Par ma naissance, du fait de mon statut, beaucoup de gens « intéressés » autour de moi. Puis, après le coup d'état, certaines portes se sont fermées il y a eu une chasse à la royauté, et beaucoup de gens nous ont évités. Sœur Agnes-Charles, prof d'histoire au Burundi. Son père était le procureur qui a initié le premier procès contre les assassins de mon oncle. Sœur Claire : On s'est caché dans leur couvent lors du coup d'état. En Belgique, je me suis fait mon propre réseau pour m'extraire de ce passé.

Jeannine

A force d'avoir été à plusieurs reprises placées dans des institutions, j'ai appris à vivre/être autodidacte (à faire mon chemin de couple seule) ; à éviter d'être violente comme ma mère.

Les copains de rue étaient mon point d'appui.

Mon père m'a appris la diplomatie par le dialogue.

J'ai adoré mon grand-père maternel qui me racontait ses histoires de guerre vécues (les 2 guerres).

Alors moi c'est « souvent on se tourne vers nos aînés pour trouver de l'affection souvent négligée par nos parents. La rue est un point crucial pour ne pas trop souffrir d'un manque affectif. Nous avons tous un cœur en chagrin.

Myriam

Mon oncle maternel était très proche de moi. Je l'ai beaucoup aimé, lui et sa famille. Je suis souvent allée chez lui et suis souvent restée dormir chez lui. Je me suis rapprochée de sa femme et ses deux filles. Quand j'étais plus grande, j'ai gardé ses enfants. J'ai des souvenirs des fêtes de Noël, de Pâques et des anniversaires. On était une famille unie avec mes oncles maternels et mes grands-parents maternels.

Fabienne

Mes 2 grands-mères m'ont permis de me confier auprès d'elles et m'ont beaucoup conseillée. Mes tantes me permettaient d'aller en vacances, elles m'aimaient énormément. Tante Thérèse, je la considérais comme ma 2^{ème} mère. J'ai des amis d'enfance formidables, prêts à m'aider.

Nuria

En Belgique, aucun réseau social !

Famille proche désunie !

Ma mère ne connaissait personne (ne parlait pas français), mon père ne connaissait que ses collègues ouvriers.

J'ai constitué mon propre réseau social une fois divorcée.

Noémie

En Côte d'Ivoire, j'avais énormément de tantines. En Belgique, je n'ai aucun capital social qui m'a été transmis. Enfin disons que c'était un peu compliqué pour moi, je vivais avec d'autres jeunes de la rue.

Jamal

Notre capital social, d'après ce que j'ai lu, vient plus des amis que de la famille pour certains et, pour d'autres, par les grands-parents, et d'autres par leurs propres moyens.

Mart

Je considère que mon propre réseau social est plus important que ce que m'ont laissé mes parents. Mon père il est décédé il y a 26 ans, ma mère est décédée il y a 2 ans. J'ai juste mes deux sœurs avec lesquelles je n'ai pas beaucoup de contacts. J'ai mon oncle. J'ai ma tante. En quelque sorte je voulais me débarrasser de tout ça. C'est de commencer par moi-même avec mes amis et mes contacts.

Une majorité du groupe n'a pas bénéficié du capital social (réseau relationnel) de ses parents ...

Mais une partie a parfois trouvé du soutien (rassurant, sécurisé, affectueux) auprès d'autres membres de la famille qui ont été pour eux des repères. Il y a un fort lien entre le capital social (relationnel) et les manques affectifs (chagrin dans le cœur).

Par la suite, chacun.e (tous) a (ont) puisé des forces en soi-même, ils ont créé eux-mêmes leur propre réseau, sont devenus autodidactes, se sont construits eux-mêmes, ... parfois dans la rue, dans des fugues, en étant généreux, en donnant du temps aux autres, ... souvent soutenu.e.s par des gens rencontrés dans ce cadre.

L'impact des gens rencontrés et qui ont aidé les participants à progresser est analysé en partie 13.

7. Capital culturel

Chantal

Mon père m'a transmis sûrement l'amour du cinéma, ma mère m'a soutenue au niveau du dessin et du travail bien fait. Mon beau-père ne m'a aidé en rien, sinon à me dévaloriser et à me déstructurer.

Malika

Mon papa était un historien autodidacte et engagé en politique (« bourgmestre » de la commune au Maroc). Il m'a toujours encouragée à étudier, dès l'âge de 15 ans, j'ai financé moi-même mes études. A travers sa fierté à mon égard, mon père m'a transmis l'envie d'apprendre.

Par contre ma mère ça ne l'a pas intéressée, elle préférait que je l'aide à la cuisine, à tenir la maison. Elle était artiste/styliste, et formatrice à la couture, elle m'a transmis le goût des couleurs et des tissus, moi je l'aidais à perler les robes. Je suis aussi devenue artiste.

Alicia

Quant à moi, je n'ai vu mes parents qu'un mois par année. Les treize années où j'ai vécu avec eux, ils m'ont inculqué le respect, à ne jamais baisser les bras, ni regarder en arrière. Ma mère elle avait beaucoup de livres et j'ai adoré lire.

Pierrot

L'amour des arts (les lettres, poésie, peinture, théâtre, musique), l'amour de la nature (et de sa protection), l'amour des valeurs sociales (de gauche, ma mère travaille à la CNE, le syndicat chrétien), l'amour de son prochain, dans le Christ, le socialisme

Anne-Marie

De mon grand-père (le roi), j'ai été sensibilisé à la musique... Mon père aussi musique: il était chef de la chorale de la Cathédrale du Burundi. Mon père m'a apporté énormément au niveau musical et m'a apporté au niveau de mes envies artistiques, dont le théâtre.

Au niveau de la lecture, on s'échangeait les livres qu'on aimait.

Et aussi la conscience politique (de par ma naissance et suite au coup d'état).

Les valeurs de justice et de respect de l'autre, et une grande liberté.

Jeannine

Ma mère ne m'a jamais aidée dans la scolarité, elle n'était jamais présente.

Mon père n'était pas présent puisque séparé de ma mère, mais m'a apporté l'envie de lire et d'écrire.

Myriam

Ma maman s'est bien occupée de moi et mon frère. Elle était toute seule. Elle m'a transmis la soif de lire et le savoir tricoter/broder. Mon papa m'a permis de rêver et me dépasser pour que je sorte de mon pays, et pour que je voyage. Il m'a transmis le goût de l'apprentissage des langues (il parlait 12 langues). Adolescente, il était un modèle pour moi...

Fabienne

Mes 2 parents étaient universitaires et très intellectuels. Mon père était fort en math-sciences, ma mère forte en français. J'adore les sciences. Ma mère m'a soutenue de loin (écrire des lettres d'encouragement depuis l'Afrique) et mes oncles et tantes veillent sur moi en Europe. J'aime l'art et le sport, le cinéma grâce à mon papa. Ils m'ont laissée choisir mes études (laborantine technique). Ma mère me reprochait de ne pas assez lire (mais ne m'en a pas donné le goût).

Ils m'ont transmis le goût des voyages.

Nuria

Vu mes grosses difficultés en mathématique, ils ont essayé de me soutenir, en vain.

Capital culturel et intellectuel de ma mère : néant (ne s'intéresse à rien/ne comprend pas).

De mon père : le goût de la lecture, du voyage, la volonté de s'instruire et c'est je pense grâce à lui que j'ai une culture générale assez bonne, et une bonne orthographe.

Éducation rigide et sexiste (les filles ne s'occupent pas de politique), mais non croyante : valeurs laïques.

Mon père a toujours essayé d'aller de l'avant. Il aurait pu être un intellectuel, mais les circonstances de la vie ont fait de lui un ouvrier. Il m'a toujours soutenue pour que j'étudie.

Selon moi, que le rôle de la femme reste cantonné aux « valeurs traditionnelles » : foyer, ménage, enfants, en priorité, dans certaines familles.

L'art, le dessin ? c'est une froebélienne c'est-à-dire une institutrice maternelle qui a découvert que j'avais un goût particulièrement affiné des mélanges de couleurs alors que j'avais 5-6 ans.

Noémie

Je n'ai jamais été à l'école. Ce qui m'a été transmis par mon éducation, ce sont surtout des valeurs et des manières de me comporter en tant que femme : apprendre à cuisiner, à faire le ménage, comment une femme s'assoit, comment elle doit prendre soin de soi, la religion et le respect des aînés.

Jamal

Le capital culturel est différent en fonction de la culture et des traditions du pays d'origine. Des parents qui ont dû quitter leur pays ou le fuir.

Mart

Mes parents étaient des philologues universitaires. Mon père était prof dans une université. Autant écrivain que poète. Dans la maison on a eu beaucoup de livres et la lecture de tous ces livres était toujours considérée pas comme une obligation mais plutôt une évidence. Puis je me souviens de visiter beaucoup des expositions d'art quand j'étais gosse. Mes deux sœurs ont pris exactement les mêmes études que mes parents.

J'étais le seul pour hésiter un petit peu comment prendre mon chemin. Comment faire mes études ? Jusque le jour quand j'ai commencé à travailler dans une compagnie de production de films où je suis devenu un assistant-caméraman. Depuis lors je suis resté fidèle à mon métier puisque j'ai réalisé que, le jour où je peux réaliser mes propres films, je serai heureux dans ma vie professionnelle.

Nos valeurs sont issues de nos religions, judéo-chrétienne ou musulmane, de nos coutumes, ou à l'inverse de notre analyse critique, voire de notre rupture avec celles-ci (athéisme, ou par exemple le refus du mariage forcé).

Elles sont aussi issues de nos parents, malgré souvent les mauvais traitements subis, on a appris, là aussi parfois en rupture avec eux, ou certains ont parfois bénéficié de stimulation culturelle de leurs parents, Mais notre capital culturel personnel et collectif s'est construit par nous-mêmes, plus récemment, à partir de démarches artistiques, culturelles comme l'écriture, le dessin, le théâtre, la peinture ...

Le Comité culturel du CPAS a joué un rôle important en nous donnant des opportunités ...

Le rôle du Comité culturel du CPAS est analysé en point 14.

8. Entretiens compréhensifs

Il est ensuite proposé à chacun.e de participer à un entretien compréhensif. L'animateur du groupe reçoit individuellement chaque participant.e pendant 45 à 120 minutes, pour un entretien totalement non directif. L'entretien est enregistré, retranscrit, puis retransmis par nos soins au-à la participant.e.

Un protocole précis est rappelé :

- « Aucun usage ne sera fait de ces entretiens sans au moins ton accord, voire mieux que tu sois l'auteur et le co-signataire de l'usage qui en serait fait ».
- Ce ne sont pas des témoignages que le sociologue utilisera en surplomb, mais une matière qui continue à appartenir au participant : « c'est ta vie, elle t'appartient ».

Une seule question d'entrée « parle-moi de ton itinéraire éducatif, familial et scolaire », ensuite les relances se font exclusivement sur base des éléments apportés. Cela n'empêche pas que la vision de l'animateur³ soit présente, en l'occurrence celle – « bourdieusienne » – des déterminismes présents dans leurs itinéraires et de la reproduction sociale vraisemblable. Mais une grande attention est portée à toutes les formes de rupture avec ces déterminismes, à tous les espaces d'émancipation.

200 pages sont ainsi capitalisées : avec l'accord des participants, elles alimenteront une recherche plus large menée à CFS jusqu'à fin 2019 sur le déterminisme socio-éducatif. Les participants au groupe CPAS seront invités à inscrire leur situation dans une situation plus globale, analysée dans 7 groupes différents, le but étant qu'ils puissent déterminer les formes actuelles du déterminisme socio-éducatif aujourd'hui, et les moyens de le combattre.

De nombreux angles d'entrée pourront ainsi être analysés, et seront exploités ultérieurement, nous en notons quelques-uns à titre d'exemple :

- Nombre de participants ont subi des **violences familiales graves** : abandon, viol, claques puis coups, mariage forcé, travail forcé à 8 ans, dormir par terre, punitions injustes, brûlures, Elle est souvent le fait d'un des parents, le plus souvent avec la complicité de l'autre. Elle s'exerce différemment dans une même fratrie. Elle peut être symbolique. On retrouve cette violence au niveau de l'école. Elle conduit souvent à une rupture familiale. Elle se perpétue parfois de génération en génération, ou au contraire la volonté est de protéger les enfants de ces violences.
- Les **fratries** ont été décrites, ce qui a permis de dresser des tableaux beaucoup plus larges que les participants eux-mêmes : un des participants, par exemple, nous donne des informations sur 17 personnes (lui, 2 parents, 9 frères et sœurs, une conjointe et 4 enfants), ce qui élargira forcément l'analyse en termes de reproduction sociale, de promotion sociale ou de déclassement.

³ L'animateur n'est JAMAIS neutre !

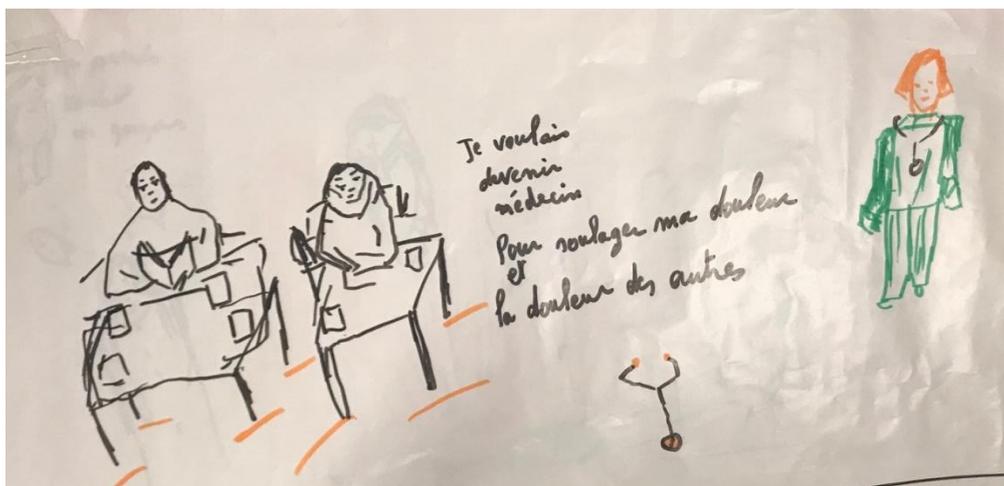
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
	Aîné									Cadet
Grands parents										
Parents										
	Père				Mère					
Auteur Fratrie	Sœur 1	Frère 2	Participant (3 ^{ème} enfant)	Frère 4	Frère 5	Sœur 6	Sœur 7	Frère 8	Sœur 9	Frère 10
Conjoint			= Père des enfants	Femme Mère des enfants						
Enfants	Garçon 1	Garçon 2	Garçon 3	Fille 4						

- Le **sentiment d'injustice**, « on ne choisit pas où on naît », dans la pauvreté ou la guerre, « on ne choisit pas non plus sa famille », parfois des parents peu éduqués, violents, qui amènent parfois des placements par un juge de la jeunesse ; le personnel enseignant joue un rôle important, parfois favorable, parfois défavorable, ...certains n'ont connu que l'école de la rue. La Justice est intervenue dans leur vie, souvent pour les mettre encore plus en difficulté.
- La présence et l'importance de personnes « qui ont cru en vous », de « **tuteurs de résilience** », que nous avons traitée au point 13,
- L'importance de la **culture** dans le processus d'émancipation, une valeur refuge dès l'enfance pour certain.e.s, une découverte tardive pour d'autres, l'importance du Comité culturel du CPAS pour tou.te.s, (question traitée au point 14).

9. Le projet parental

Parallèlement à la démarche « sociologique », les animatrices qui travaillent sur les écrits de vie individuels, ont initié un travail créatif, puis d'écriture, autour du projet parental : quel était le projet de mes parents à mon égard ? Que voulaient-ils pour moi ?

Là aussi, il y a eu ensuite production d'un écrit collectif « que voulaient nos parents pour nous ? ».



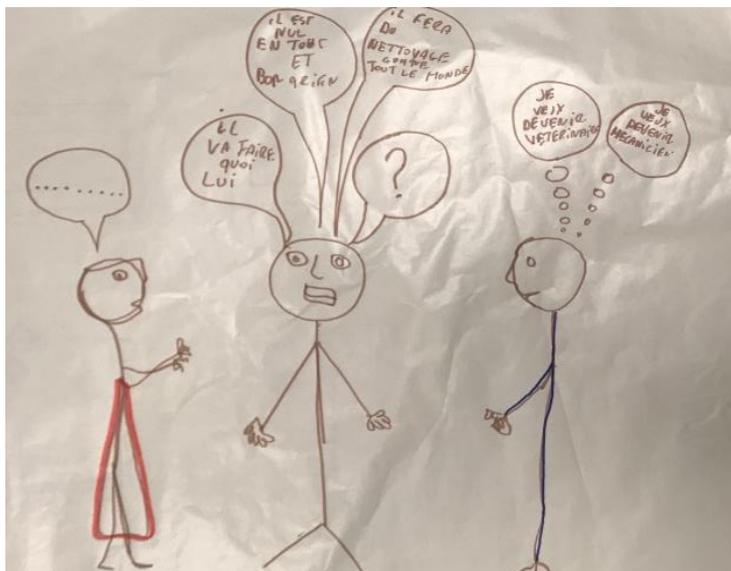
Malika

Projet de mon père : il voulait que tous ses enfants, y compris ses filles, étudient et qu'elles arrivent au plus haut niveau. Qu'elles soient autonomes financièrement. Par contre pour ma mère, les filles devaient être des femmes d'intérieur. Elle questionnait notre désir d'étudier en disant qu'après le mariage on finirait à la maison. Ma mère ne voulait pas investir dans nos études, et c'est elle qui gérait le budget familial. On a dû faire des jobs étudiants pour payer nos études. Le plus important pour ma mère : si un homme vient demander notre main, c'est important et plus important que d'autres projets.

Plus tard, ma mère a changé d'attitude, elle s'est investie dans la scolarité de mes plus jeunes frères et sœurs. Elle-même a suivi des cours d'alphabétisation pour apprendre à lire et à écrire.

Jamal

Nos parents n'avaient pas de projets objectifs pour nous. Ils ne nous ont pas poussés aux études, pour eux c'était secondaire. Ils disaient juste qu'il fallait travailler pour gagner sa vie et pour cela il ne fallait pas savoir lire et écrire. Mon père avait un travail alors qu'il ne savait ni lire ni écrire. Ma mère ne trouvait rien à redire à cela. Mon père n'avait pas de projet pour moi, il disait que je n'arriverais jamais à rien dans la vie et j'ai grandi avec cette idée ou ce sentiment.



Pierrot



Ma maman est tombée enceinte de moi à l'âge de 17 ans, mon père en avait 21. Ils étaient « hippies ». Ils m'ont eu avant le mariage, ce qui a été un drame familial. Leur premier projet a été d'avorter de moi (en Hollande) mais ma grand-mère maternelle s'y est farouchement opposée. Étant petit (5 ans), mon père me voyait jouer du violon. Il m'a inscrit aux cours de solfège. Échec total. Il voulait que je sois le meilleur à l'école, ce qui est un paradoxe énorme vu le climat psycho-social dans lequel on vivait. Ma mère rêvait que je devienne artiste. On pourrait dire que c'était de chouettes projets. Mais ce n'était que des rêves vu qu'ils ne m'ont pas donné les moyens pour y arriver.



Jeannine

Enfance bousculée par les aléas de la vie, mal gérée. En juillet '66 je suis tombée enceinte à 17 ans, mon mari en avait 18.

J'étais un enfant non désiré. Ma mère n'attendait donc rien de moi. Elle était sans doute jalouse de notre jeunesse. Il n'y a eu aucun projet parental, je me suis bâtie toute seule. J'étais transparente pour ma famille.

Fabienne



A un mois je suis partie vivre au Burundi. Je suis la cadette de 3 enfants (j'ai deux grands frères). Ma mère était dure et froide, sévère. Elle était issue d'une famille de 8 enfants, des intellos de noblesse désargentée. Néanmoins, elle s'est sacrifiée pour nous permettre de faire des études en Belgique.

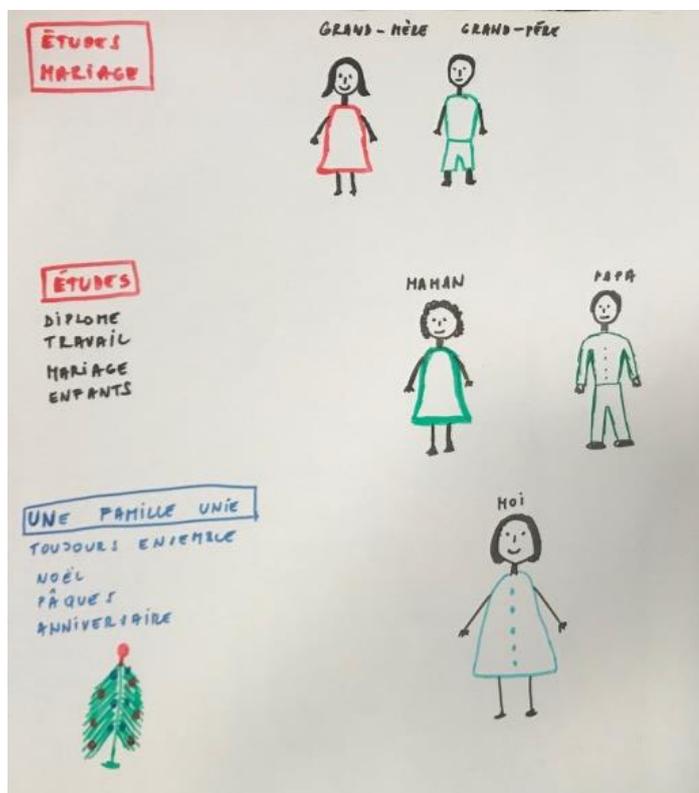
Elle m'a soutenue lors de mes études de laborantine ici, elle m'écrivait 3x par semaine. Mon père voulait que nous finissions tous l'université. Il était égoïste mais très drôle, un créateur. Il me laissait libre, il était plus ouvert d'esprit. Mes parents étaient plutôt absents. Chez nous, il y avait une différence de traitement entre les filles et les garçons.

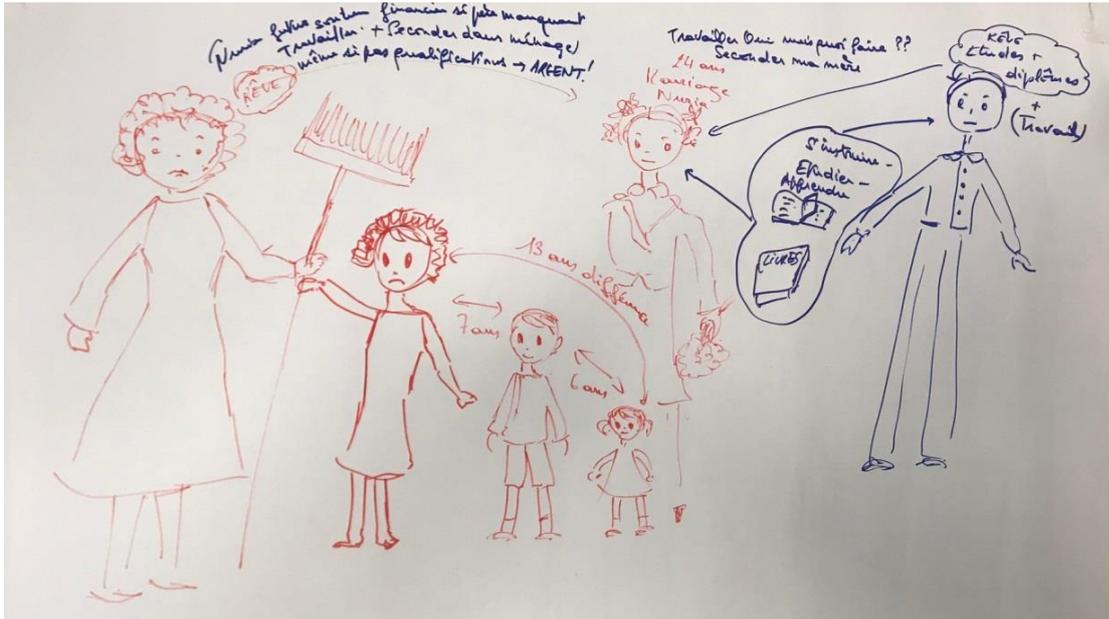
Myriam

Je ne me rappelle pas trop du projet qu'avaient mes parents pour moi. Mes grands-parents maternels, surtout ma grand-mère, voulait que je fasse un beau mariage; avec un médecin, un ingénieur, un avocat... Elle voulait cela pour sa fille aussi (ma mère donc).

Mon grand-père était très instruit, intellectuel. Il était soldat, il a étudié à l'université politique. Il me poussait pour les études. A un moment j'ai pensé m'inscrire à l'école militaire mais j'ai abandonné. Je pense que mes grands-parents se voyaient beaucoup en moi.

A 17 ans j'ai quitté le domicile familial pour m'installer chez mes grands-parents.

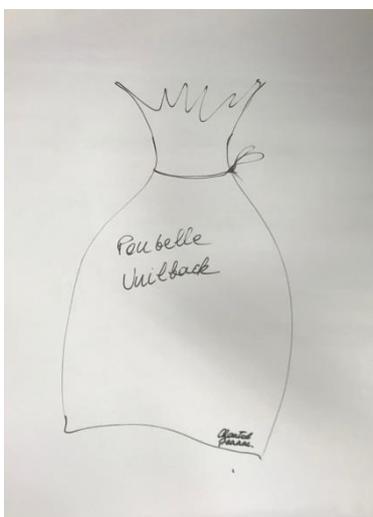




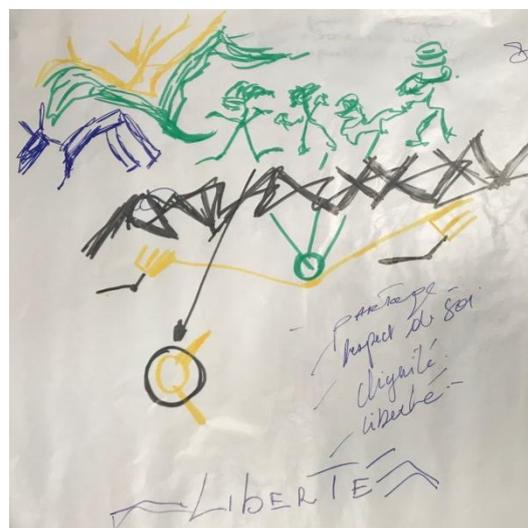
Nuria

Ma mère n'a pas fait d'études. Donc elle projetait sur moi un avenir comme si nous étions restés en Espagne, c'est-à-dire, ne pas faire d'études et travailler au plus vite. Mon père s'y est opposé et a dit qu'en Belgique il fallait aller à l'école. Mon père a été travailler à 12 ans, au lendemain de la Guerre civile, c'était ça pour ceux qui ne voulaient pas entrer dans les Phalanges. On faisait comme on pouvait... Il aurait voulu faire des études, il lisait beaucoup, il m'a transmis le goût de la lecture. Mon père voulait que je fasse des études, que je puisse gagner ma vie et aller plus loin que lui. Comme j'étais l'aînée, il avait de nombreux projets pour moi. Il a mis la barre très haut, trop haut selon moi. Il n'a pas pris en compte ma dyscalculie. Mes cotes descendaient toujours plus et je suis devenue la « nulle » de la famille. Ils regrettaient de m'avoir eue. Ils disaient que mon frère et ma sœur, malgré les différences d'âge, allaient bientôt me rattraper.

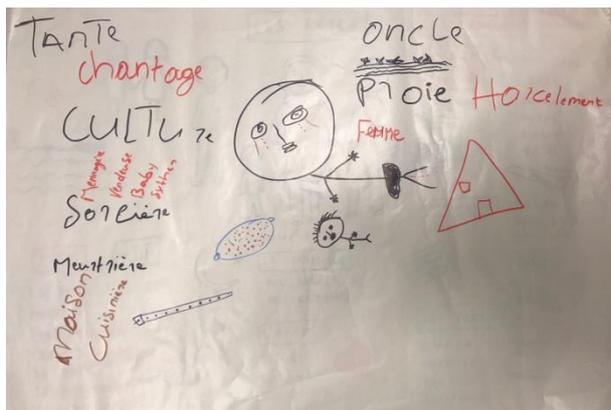
Et les autres ...



Une pou belle (Chantal)



Une soif de liberté (Anne Marie)



Une proie pour mon oncle, une sorcière pour ma tante (**Noémie**)



Une enfance en Espagne, puis l'usine. En Belgique, travailleuse domestique, puis travail dans un grand magasin (**Alicia**)

Un texte collectif est élaboré :

Nous avons tous et toutes bien galéré dans notre vie, mais nous en sommes sortis plus forts. La plupart d'entre nous n'avaient pas trop d'aide de leurs parents. Ils nous ont dénigrés, négligés, certains étaient très durs ou carrément absents. Souvent nos parents étaient eux-mêmes instables et ne se préoccupaient pas beaucoup de nos goûts, de nos choix. Ils pouvaient également nous rabaisser, casser notre estime de soi. Nous avons souvent manqué d'amour parental. Frustrations parentales reportées sur nous. Beaucoup d'incertitudes quant à notre avenir. Pour certains, le plus important était de travailler au plus vite pour gagner de l'argent, sans pour autant savoir lire et écrire. Les filles sont cantonnées aux rôles de mères et d'épouses. Il y a clairement une différence de traitement entre filles et garçons.

Certains ont quand même été soutenus pendant leurs études.

Nous avons en général quitté la maison familiale très tôt, soit pour se marier soit pour travailler.

Nous essayons de ne pas reproduire les mêmes erreurs avec nos propres enfants.

Si on était un enfant non désiré, fille ou garçon, notre avenir était déjà compromis...

10. Quatre textes qui dérangent

Les participants sont en 4 groupes de 3. Chaque petit groupe est invité à lire et analyser un très court texte, et à réagir.

L'idée est d'amener des apports plus théoriques, sur base d'affirmations qui secouent le groupe : il s'agit de confronter leur vision à celle d'un auteur.



Texte 1 : « Sont-ils riches parce qu'ils sont intelligents ? »

« **Sont-ils riches parce qu'ils sont intelligents⁴ ?** » est le titre d'un livre de Jack Barnes (USA), que nous complétons de plusieurs sous-questions : « les riches ont-ils plus de mérite que les classes défavorisées ? », « sont-ils plus doués ? », « comment s'est construite leur richesse ? », « pourquoi sommes-nous pauvres ? » et finalement « les pauvres sont-ils donc « bêtes » et « fainéants » ? »

Non c'est grâce à leur éducation qu'ils deviennent riches, par leur rang social, et l'héritage des parents. Ils ne sont pas spécialement intelligents, mais ils sont nés déjà riches. Non c'est grâce au travail de la classe moyenne que les riches s'enrichissent.

Les riches sont-ils plus doués que les pauvres ? Pas forcément. Non cela dépend de la culture, des parents et du parcours scolaire. On peut naître pauvre avec un coefficient riche et un riche peut naître inadéquat aux études.

Comment s'est construite leur richesse ? La chance, l'intuition, le rang social, leur audace, leurs études au travers de leur éducation et leur détermination et leur envie de réussir. Par héritage la plupart, par leur entourage social et par la détermination de garder leur niveau de vie. Par la descendance et la détermination de vouloir garder un statut élevé. De chercher à tout prix l'aisance et garder un droit de richesse pour ses descendants.

Pourquoi sommes-nous pauvres ? Tout dépend du contexte social, frais scolaires et la situation géographique de ces personnes. Et la pression fiscale et l'augmentation des prix des besoins qui empêche d'économiser et d'évoluer socialement ainsi que le travail précaire. Par manque de

⁴ Livre de Jack Barnes, secrétaire national du Socialist Workers Party (USA). *Sont-ils riches parce qu'ils sont intelligents ?* Le livre explique les inégalités de classe croissantes aux États-Unis et les conflits qui en résultent, conflits intensifiés par la dépression mondiale qui se développe à petit feu. Il démantèle les justifications intéressées d'une couche grandissante de professionnels bien payés, qui croient que leur scolarité et leur « brillance » les qualifient pour « régler » la vie des travailleurs, ...

travail, par l'abus politique, et que les riches veulent toujours être plus riches et l'effort de l'ouvrier va aux multinationales (fraude fiscale). Par la situation d'un manque de travail régulier, par les frais (surtout par les frais médicaux, médecins et les médicaments) et par la malchance de ne pas avoir su faire des études pour démarrer dans la vie.

Les pauvres sont-ils bêtes et fainéants ? Non, Ce sont les boucs émissaires des mieux lotis. Personne n'est né bête ou fainéant, si on le devient c'est à cause du système. Non ils sont pris dans l'engrenage de la vie et doivent se battre pour garder la tête hors de l'eau. La fainéantise peut venir du désarroi de n'avoir aucune ressource via un emploi et ils ne sont pas bêtes, c'est juste qu'ils ne trouvent pas la bonne porte pour survivre.

Texte 2 : « Cinq variables psycho-sociales suffisent ... »

« Cinq variables mesurées à 5-7 ans sont aptes à prédire, pour sept sujets sur dix, la filière scolaire qu'ils fréquenteront⁵ », notamment le quotient intellectuel de l'enfant mesuré à 5 ans, l'acquisition scolaire à l'âge de 7 ans, la place de la mère dans la famille et le style éducatif négatif ... sans oublier par ailleurs les conditions socio-économiques des parents.

La place de la mère dans la famille est très importante parce qu'il y a un lien très fort depuis la grossesse, la naissance et l'allaitement, l'enfant est toujours très proche de sa mère. Il ressent très fort les émotions et l'état de sa mère. Bien sûr on peut remplacer la place de la maman avec un papa ou une grand-mère mais il reste toujours un manque.

Dans une famille où les conditions sociales, économiques sont favorables et le quotient intellectuel est élevé, l'enfant peut avoir des blessures émotionnelles à la suite d'un divorce, et ne pas réussir à utiliser tout son potentiel. Il y a des familles dans lesquelles il existe les héritages matériels et sociaux qui reproduisent le chemin tracé par leurs parents. Par exemple : docteur, avocat, ...

Le style éducatif est très important puisqu'on pense qu'un enfant peut être né dans des conditions très favorables mais s'il ne se sent pas valorisé, il n'a pas confiance en soi et il n'aura pas la capacité d'utiliser tous les outils. On pense que le quotient intellectuel de l'enfant et son acquisition scolaire et les conditions socio-économiques des parents sont des choses concrètes et la place de la mère dans la famille et le style éducatif sont des choses de l'ordre émotionnel.

On se met d'accord aussi qu'une variable manque : c'est la détermination et la chance de chacun qui manque et qui peut prendre le dessus sur les autres facteurs défavorables.



⁵ Sur le plan psycho-social, en 1993, en analysant les **déterminants psycho-sociaux** dans leur livre « Prédire, comprendre la trajectoire scolaire » (Huguette Desmet et [Jean-Pierre Pourtois](#)), les auteurs affirment qu'ils peuvent « prédire » la trajectoire scolaire pour 7 enfants sur 10.

Texte 3 : « la reproduction de l'ordre social » (Bourdieu)

« La reproduction de l'ordre social ⁶ passe, pour Bourdieu, à la fois par la reproduction des hiérarchies sociales et par une légitimation de cette reproduction. Bourdieu pense que le système d'enseignement joue un rôle important dans cette reproduction, au sein des sociétés contemporaines.

Bourdieu élabore ainsi une théorie du système d'enseignement qui vise à montrer :

- ⇒ qu'il renouvelle l'ordre social, en conduisant les enfants des membres de la classe dominante à obtenir les meilleurs diplômes scolaires leur permettant, ainsi, d'occuper à leur tour des positions sociales dominantes,
- ⇒ qu'il légitime ce classement scolaire des individus, en masquant son origine sociale et en faisant de lui, au contraire, le résultat des qualités innées des individus, conformément à l'« idéologie du don⁷ ». »

Ce clivage est systématique en Wallonie. Les classes dominantes envoient leurs enfants dans les écoles « catho » ou privée. Si tu ne pars pas avec les mêmes chances, donc une certaine population, tu finis dans une école « poubelle ». Le classement (la reproduction sociale) commence déjà dans le choix de l'école. « J'aurais bien aimé faire le droit ou la sociologie mais les écoles dans lesquelles on m'a mise ne m'en ont pas laissé l'opportunité ».

Dans les écoles avec beaucoup d'enfants de milieux défavorisés, on te dévalorise directement. Le corps enseignant : « Vous n'êtes pas capable, vous êtes trop bêtes pour faire autre chose que de travailler dans une usine ou d'être contremaître ».

Même quand, par miracle, un enfant issu de milieu pauvre parvient à se retrouver dans ce que l'on convient d'appeler « une bonne école » celui-ci n'aura pas les mêmes facilités de traitement et de réussite. J'explique : humiliation par le corps enseignant et par les autres élèves due à la mode vestimentaire par exemple, aux anniversaires où l'on n'est pas invité et, en fait, on se retrouve face à un tissu social impénétrable qui est celui de la bourgeoisie.

Texte 4 : « l'ascenseur social est en panne »

« Alors que les inégalités de revenu se creusent depuis les années '90, la mobilité sociale marque le pas ... ». Une étude⁸ montre que, compte tenu des niveaux actuels d'inégalités et de mobilité intergénérationnelle sur l'échelle des revenus, **au moins cinq générations (ou 150 ans) pourraient être nécessaires, en moyenne dans les pays de l'OCDE, pour que les enfants de familles modestes parviennent à se hisser au niveau du revenu moyen.**

⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Bourdieu

⁷ Quelle est la place de « l'idéologie du don », de l'inné, dans ce cadre théorique ? L'inégalité supposée des « dons » prétend rendre compte des inégalités de réussite scolaire et conforte la cécité aux inégalités sociales. Ainsi les classes privilégiées trouvent-elles dans cette idéologie « que l'on pourrait appeler charismatique (puisqu'elle valorise la "grâce" ou le "don") une légitimation de leurs privilèges culturels qui sont ainsi transmués d'héritage social en grâce individuelle ou en mérite personnel ». N'en est-il pas de même avec la « psychologisation » actuelle du monde de l'éducation ?

⁸ Des mesures s'imposent pour s'attaquer aux blocages de l'ascenseur social 15/06/2018 - Alors que les inégalités de revenu se creusent depuis les années 90, la mobilité sociale marque le pas : les personnes situées au bas de l'échelle sont désormais moins nombreuses à grimper les échelons, tandis que les plus riches conservent, dans une large mesure, leurs privilèges. Or les effets d'une telle situation sur le plan économique, social et politique sont très dommageables, selon un nouveau rapport publié par l'OCDE. L'étude « [A Broken Social Elevator? How to Promote Social Mobility](#) » montre que, compte tenu des niveaux actuels d'inégalités et de mobilité intergénérationnelle sur l'échelle des revenus, au moins cinq générations (ou 150 ans) pourraient être nécessaires, en moyenne dans les pays de l'OCDE, pour que les enfants de familles modestes parviennent à se hisser au niveau du revenu moyen.

La pauvreté empêche les enfants à faire des études. Il y a aussi le manque d'envie de faire des études de par la situation dans laquelle on vit. Et on pousse les enfants à faire des études professionnelles afin d'accéder le plus vite possible au marché de l'emploi.

Les relations, les avantages permettent aux enfants de riches de pouvoir se caser professionnellement et socialement aussi par la même occasion.

Pour combler les inégalités sociales il faudrait cinq générations ou cent cinquante ans pour combler le fossé social selon l'analyse de l'OCDE. Moi j'ai ajouté : l'enseignement en Belgique est élitiste ... Oui, on insiste sur le fait que l'enseignement en Belgique est élitiste.

11. Ce qui nous révolte ...

À cette étape, les participants ont fait montre de capacités d'analyse relativement sereines et distanciées de leur situation ... ce qui amène l'animateur à poser la question « au fond, est-ce que quelque chose vous révolte dans tout cela ? » ... et chacun s'est mis à beaucoup écrire ! Les phrases proposées devaient contenir chacune un des mots suivants : « riches », « pauvres », « école » et « famille ».

Riches ?

- *C'est que les gens riches se moquent parfois de nous et nous abaissent, (Myriam)*
- *Les riches deviennent toujours plus riches et ont difficile à comprendre la pauvreté, (Malika)*
- *Ce qui nous révolte, c'est la richesse qui ne se fait souvent que par le travail des plus démunis et abusés, (Jeannine)*
- *Nous, ce qui nous révolte, c'est d'être toujours sans emploi (Mart)*
- *Nous, ce qui nous révolte dans la richesse, c'est (l'absence de) partage des avoirs, (Anne Marie)*
- *Nous nous sommes sentis exclus socialement parlant par rapport aux plus riches, (Pierre)*
- *Pour nos enfants, le futur sera riche ou pauvre, pas au milieu, ce qui est révoltant c'est que tout le monde devrait être au milieu, si on partageait les richesses des milliardaires, la planète s'en sortirait pour tous les problèmes, (Fabienne)*
- *Ce qui nous révolte, c'est l'injustice face à la situation financière des parents, par contre nous sommes riches intellectuellement et par notre vécu, (Nuria)*

Pauvres ?

- *Nous, étant pauvres, n'avons pas eu les mêmes chances de départ dans la vie, (Pierre)*
- *Nous avons tous souffert de la pauvreté, pas eu le même départ que les riches, mais sommes toujours restés dignes, et nous forçant à être optimistes, (Fabienne)*
- *C'est la stigmatisation des pauvres, (Anne Marie)*
- *C'est que la pauvreté amène à se retrouver dans la rue ou en prison, (Myriam)*
- *C'est qu'on est dépendants du bon vouloir des plus nantis (entreprises multinationales), qu'on est l'esclave de la consommation qui nous vend du rêve, on nous met la tête sous l'eau, on nous pousse à enfreindre les règles, (Jamal)*
- *Issue d'une situation familiale parfois un peu aisée, c'est de tomber dans le côté pauvre, mais pas dans la misère, (Nuria)*
- *C'est de naître déjà dans la pauvreté, et devoir se battre pour sortir de ce contexte souvent avec beaucoup de difficultés, (Jeannine)*

Ecole ?

- *C'est dans notre parcours scolaire que nous avons dû abandonner l'école, pour plusieurs raisons, (Myriam)*
- *C'est que le travail demande trop de diplômes, (Malika)*
- *Nous avons subi l'exclusion sociale dès l'école, (Pierre)*
- *C'est que si on n'a pas des parents riches, les bonnes écoles sont dures et pas abordables pour tout le monde, (Mart)*
- *Ce qui nous révolte c'est que certains ont dû très vite arrêter l'école pour aller travailler, pour aider leur famille, (Fabienne)*
- *C'est la rage de ne pas avoir été suivis et aidés à faire de bonnes études, (Jeannine)*
- *C'est l'impossibilité de poursuivre nos études par manque d'argent, c'est l'obligation de travailler pour vivre (Anne Marie)*
- *On ne solutionne pas le problème de surpopulation scolaire, l'(accès) au savoir n'est pas égal en fonction de notre statut social (Jamal)*
- *C'est la discrimination dans l'école, (Malika)*
- *C'est l'injustice entre enseignants et élèves, (Nuria)*

Famille ?

- *C'est que notre famille ne nous soutenait pas et qu'on a dû se débrouiller seuls (Myriam)*
- *C'est une famille où parfois il y a de la différence dans le traitement des enfants (Malika)*
- *Nous avons été stigmatisés de par notre famille, parce que différente ou pas dans la norme (Pierre)*
- *C'est quand les familles se déchirent et que cela a un impact sur nous, (Mart)*
- *Déjà tout petits, nous avons été livrés à nous-mêmes avec des parents absents ou omniprésents, difficile de trouver notre place. (Fabienne)*
- *C'est la violence intrafamiliale, (Anne Marie)*
- *On disloque les familles (séparation, divorce) (Jamal)*
- *C'est la violence gratuite dans les familles dispersées, divorcées et décédées, (Jeannine)*
- *Ce sont les conflits relationnels et les démissions parentales qui déterminent l'avenir de leurs enfants : mes parents décidaient pour moi, je n'avais rien à dire (Nuria)*

12. D'où tirons-nous notre force ?

Vu les itinéraires difficiles par lesquels ils.elles sont tou.te.s passé.e.s, nous constatons qu'ils.elles sont aujourd'hui porteurs-euses d'une grande « force ». D'où tirez-vous cette force ?

Jamal

Moi, ma richesse culturelle, c'est un peu complexe. Elle vient à travers ma curiosité des choses, grâce à des gens que j'ai connus. Des artistes m'ont beaucoup influencé, surtout par le travail « artisanal ». Ça m'a fait voir beaucoup de belles choses, ça m'a enrichi personnellement et ça m'a poussé à être créatif. A travers différentes épreuves, bonnes ou mauvaises. C'est de là que vient mon patrimoine culturel.

Alicia

Ma force aujourd'hui, elle est chaque jour enrichie par la lecture, les conférences d'archéologie, mes voyages et la télévision, mais je suis handicapée à me faire des amis.

Jeannine

Mes rapports culturels viennent d'une envie de connaissance et d'une vengeance au destin. Pour montrer que le vouloir c'est pouvoir. C'est aussi arriver à concrétiser ses rêves en cherchant les bonnes personnes qui peuvent nous guider dans une existence meilleure pour nos lendemains culturels.

Noémie

Ma richesse culturelle aujourd'hui me vient de ma famille, de la rue, des amis, de ma 1^{ère} assistante sociale, de mes connaissances, de mon entourage et surtout de mon vécu et aussi de ce que je côtoie tous les jours. Et aussi l'amour de la religion, le respect de l'autre. Savoir cuisiner, savoir entretenir une maison. Et donner sans rien attendre en retour.

Fabienne

Oui voilà. Je pense qu'avec l'âge, on aiguise nos choix. Et moi j'ai décidé de ne faire plus que ce que j'aime. J'ai tellement fait de tous les métiers. Je me suis forcée à faire ce que je n'aimais pas pour affronter les devoirs de la vie. Maintenant je me pose.

On m'a souvent dit que j'avais une carapace invisible qui me protégeait du mal des gens ou des événements qui m'arrivent : c'est cela ma grande force ce que je pense.

Pierre

Après la somme de mes errances dont la rue, la prison, l'armée et les voyages inhérents au métier de militaire m'ont amené à rencontrer beaucoup de personnes, d'endroits, de choses qui m'ont bien parlé. Mais, à un moment, j'ai eu le besoin de ne plus être perçu comme « un petit pauvre », d'être reconnu sur le plan social pour ce que je suis et que j'essaie de faire ...

Donc tant pour moi que pour mes enfants et mes proches, devenir quelqu'un de « fréquentable » comme on dit.

Mart

Comme ce n'est pas ma langue maternelle, la langue française qui me permet de m'élargir et s'épanouir dans un environnement différent de celui de mon pays d'origine. Le 2^{ème} aspect que je considère très important pour moi-même, c'est la paix globale. La paix dans l'Europe mais c'est aussi la paix dans mon pays natal. Je considère cet aspect vraiment très important. J'ai comme deux hémisphères cérébraux complémentaires, une partie qui vient de mon pays d'origine et le 2^{ème}, vu que j'ai déjà vécu la moitié de ma vie ici en Belgique, la 2^{ème} partie c'est l'environnement belge. Voilà ça c'est moi.

Malika

Donc avec tout ce que j'ai pu subir on dit souvent « ce qui ne tue pas nous rend plus fort » et c'est pour ça que j'ai puisé la force en moi-même pour aller toujours de l'avant et être positive.

Chantal

Moi je crois que ce qui a été le point de départ de cette force, c'est le début d'une noyade en mer vécue enfant. J'étais très, très, jeune (4ans). À ce moment-là c'était vraiment en même temps la peur et l'attirance. Savoir que j'allais mourir et un désir violent, comme j'ai rarement ressenti même par la suite, un désir violent de vivre. J'ai prié la mer ! Après, du fait de ce contact brut avec cette source, là où j'avais l'impression que tout ne faisait qu'un, que je pouvais lui parler, à la mer.

Ça été le questionnement et la recherche de la vérité. Tout le temps ! Tout le temps ! Tout le temps ! Et qu'est-ce qui fait ma richesse ? C'est aussi la même chose : c'est de ne pas me mentir à moi-même vraiment par amour de la vérité. Chercher à savoir à chaque instant. Toutes mes racines de les trouver en moi-même et d'avoir la sensation d'avoir...

C'est la sensation d'avoir toujours été là. Je veux dire d'éternité. En fait le patrimoine culturel c'est mondial, c'est universel. Ce n'est pas ici ou là. En réalité, l'être humain il est universel. Il est tout seul, individuel, mais en même temps il est universel. Tout le monde cherche. Tout le monde met son apport à la culture.

Nuria

Dans mon cas je pense qu'il s'agit d'une volonté d'exister, de m'évader face aux difficultés passées. Volonté de prendre ma revanche sur l'ignorance et ce que je considère par là comme une vie médiocre. C'est vers l'âge de 5 ans que l'institutrice maternelle, appelée autrefois froebélienne, a remarqué mes dispositions artistiques. Une valorisation qui, au plan familial, était inutile parce que c'était ma façon à moi de me voir.

Malgré mes échecs scolaires, je me suis toujours intéressée à parler, connaître d'autres langues, ... Ce qui, pour moi, qui étais un enfant isolé et assez craintif car je n'avais pas d'amis, l'apprentissage des langues était un pont vers l'autre car je sentais avoir un grand besoin d'amis.

Mes dispositions artistiques me faisaient oublier mon quotidien familial par la fréquentation de l'Académie dès l'âge de 8 ans environ. La lecture m'a ouvert l'esprit et mon imaginaire. Je vivais ce que je lisais. C'est aussi grâce à la lecture que j'ai acquis une culture générale étendue, notamment au niveau de l'Histoire, parallèlement au cours d'Histoire enseigné par l'enseignement officiel.

Trois éléments apparaissent comme ayant contribué à leur « émancipation » :

- Une force personnelle acquise dans cette adversité, un besoin de revanche et de reconnaissance sociale,
- Des personnes qui ont cru en elles (ce que Boris Cyrulnik appelle des « tuteurs de résilience ») (traité au point 13),
- L'importance de la culture, notamment au sein du Comité culturel du CPAS (traité au point 14), incluant des expériences concrètes de solidarités collectives (traité au point 15).

13. Ces personnes qui ont cru en nous ...

Chacun, dans son itinéraire, a évoqué des « personnes qui ont cru en nous ». Il est demandé ici d'en parler, individuellement et collectivement. La définition collective correspond très exactement à ce que Boris Cyrulnik appelle des « tuteurs de résilience⁹ », c'est-à-dire « toute personne qui va croire en lui, stimuler son développement, lui permettre de reprendre confiance en lui et d'avoir un projet d'avenir. »

Jamal

Une personne m'a redonné confiance par la confiance, oui. Cela m'a donné une autre vision du monde de celle que j'avais connue. Avec la confiance aveugle que cette personne (Geneviève, a été comme une mère pour moi) m'a donnée, cela m'a permis de sortir d'une certaine torpeur. Malgré les préjugés et les ragots, cette personne m'a fait travailler (du jardinage chez elle). C'est grâce à elle que j'ai découvert le plus beau métier du monde : restaurateur de meubles. J'ai eu la chance de rencontrer quelques personnes bienveillantes, disponibles, attentives et motivantes.

Mart

Je me souviens, il y a 30 ans... mes parents étaient philologues et mes soeurs ont pris la même voie. Moi je ne trouvais ni mon chemin, ni ma place... Je me suis présenté dans une entreprise de réalisation vidéo qui recrutait. Je n'avais aucune expérience et n'avais jamais touché de caméra. Malgré cela, ils m'ont fait confiance. J'ai été fidèle pendant 30 ans. Cette confiance de départ a changé ma vie. Un hasard heureux qui m'a fait découvrir une vocation.

Nous avons eu la chance de rencontrer des personnes qui font partie de ce groupe : tout le monde porte des pensées positives et bienveillantes. Et je trouve ça tellement chouette de participer dans une telle bonne énergie.

Chantal

J'ai toujours eu la chance d'être sauvée par des professeurs, mais « elle » a la première place dans mon cœur. C'était un professeur de dessin qui m'a encouragée à persévérer dans ce domaine. Elle appréciait mon travail et ne manquait jamais de me le dire. Elle dépeignait ce dernier avec des termes tels que « richesse intérieure », « subtilité », « force » ; et un monde infini s'offrait à moi : celui de mes émotions librement exprimées.

Nous avons eu la chance de rencontrer des personnes qui avaient un regard différent sur la vie. Bienveillantes, visionnaires, confiantes en nos possibilités et qualités. Attentives à nos découragements passagers, elles nous ont ouvert leur porte et leur cœur, nous offrant par là l'accès à un avenir meilleur.

Alicia

La formation d'Espace seniors en 1995 m'a sortie du gouffre. J'étais dans la souffrance et dans le déni ; c'est le contact avec les enfants qui m'a redonné l'envie de vivre. Nous avons eu la chance dans notre groupe d'avoir rencontré des personnes bienveillantes qui par leur travail ou spiritualité nous ont apaisés. Maintenant, nous essayons de vivre dans la paix et essayons de le transmettre.

⁹ « La résilience est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir en dépit d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères » (M. Manciaux et coll., 2001, p17).

Les « tuteurs de résilience » ou « tuteurs de développement » sont des personnes qui, placées sur le chemin de l'enfant, vont le guider et le soutenir. Pour cela il faut que s'effectue « la rencontre » c'est-à-dire « le fait que l'enfant résilient ait pu croiser et accrocher un jour un adulte, ou au moins un aîné, qui lui a apporté de l'aide, de l'affection et de l'estime ».

Les « tuteurs de résilience » sont donc les personnes qui rendent possible la reprise d'un développement après que l'enfant ait subi un traumatisme. Ces tuteurs peuvent être un parent, un enseignant, éducateur, psychologue...etc.

Interlude... chaque récit partagé réveille des souvenirs chez les autres... avec comme points communs : **la confiance que l'on nous a octroyée et que l'on a eu envie d'honorer et de ne pas décevoir ... ça donne des ailes.**

Jeannine

Avec sagesse et une énorme patience dans les moments les plus difficiles de ma vie, ma fille cadette (Laurence) m'a sauvée de bien des soucis financiers, et m'a aidée à retrouver confiance en moi. A chaque fois que j'ai besoin, pour n'importe quel sujet, je peux compter sur sa fidèle présence. Et en plus, je reçois tout son amour. Elle m'est un magnifique cadeau de la vie. Grâce à elle, quand je regarde mon passé, après tant de difficultés traversées, je me régale de mon présent. Et sans crainte, j'affronterai l'avenir.

Lorsque j'ai emménagé à la cité Fontainas, j'ai aussi eu la grande chance de rencontrer Violetta, une voisine qui fréquentait le comité culturel du CPAS de Saint-Gilles, qui m'a fait découvrir des personnes qui m'ont ouvert les portes sur des activités culturelles : des sorties, musées, cinéma, théâtre, atelier cartes/couture/cuisine/bricolage/théâtre. Jusqu'à réaliser mon rêve d'enfance : écrire mon histoire.

Fabienne

Au moment de ma séparation, j'étais cassée, dépressive, quittant l'Afrique (1995). Tout allait mal et je cumulais tous mes problèmes. J'étais à bout, subissant le harcèlement moral de mon ex-mari. Il avait réussi à casser mon estime de moi. Moi qui savais abattre des montagnes et avais une force de vie, j'étais au fond du trou.

Pendant cette période, mon frère m'a beaucoup aidée. Ma chance, c'était que j'avais adopté 2 merveilleux enfants : Sonia et Michael. Faciles, proches de moi, jamais malades, gais, affectueux, des amours d'enfants ! Mais aussi un oncle qui nous loge, une cousine et un psy

C'est après cela que j'ai eu le courage de quitter mon mari. Cela m'a coûté cher, mais j'étais libre !

Nous avons tous eu la chance de rencontrer des personnes positives, bienveillantes, protectrices, disponibles, motivantes, âgées ayant la sagesse, jeunes visionnaires, équilibrées, mûres pour leur âge, de belles personnes sans arrières pensées, ne nous jugeant pas, car nous sommes tous tellement différents. Ils ont cru en nous et surtout, ont réussi à nous redonner confiance en nous-mêmes.

Malika

C'était le 3 octobre 1999. Un dimanche. Dans l'après-midi, ma mère m'annonçait le décès de son père adoptif. Mort subite. A 19h je donne le bain à mes enfants. Tout était en ordre. Le repas du soir, leurs cartables...

A 20h, je sors de chez moi pour chercher les courses que j'avais laissées dans ma voiture. Des amis étaient passés me rendre visite et sont partis en même temps que je sortais. Ils repartent d'un côté, et soudain entendent un bruit. Ils reviennent sur leurs pas et me voient allongée au sol. Une voiture m'avait fauchée avant de prendre la fuite. On me retrouve presque morte sur la voie publique. J'avais perdu connaissance et j'avais le corps en bouillie. Mes amis ont appelé l'ambulance.

Ce couple d'amis qui m'a sauvée avait aussi été dans la détresse. Avant, c'est moi qui les aidais (financièrement, administrativement,..). On se rendait des services. Lorsque l'on aide des personnes, on peut avoir confiance en l'avenir.

Noémie

La rencontre avec mon assistante sociale au CPAS de Saint-Gilles a changé ma vie. Elle m'a écoutée et comprise. Puis elle m'a aidée d'une manière incroyable. C'est grâce à ses encouragements et à sa détermination à m'aider que j'ai repris des cours, et que j'ai repris goût à la vie. Elle m'a toujours regardée positivement et m'a tiré vers le haut. Aujourd'hui elle ne travaille plus au CPAS de Saint-Gilles, mais elle continue régulièrement à prendre de mes nouvelles.

Nous avons tous eu la chance de rencontrer des personnes bienveillantes, généreuses, souvent plus âgées et ayant une position "d'influence" par rapport à nous (profession, âge, plus de moyens ...) mais utilisée à bon escient et dans l'optique de nous faire avancer et grandir. Ils/elles ont porté un regard différent sur nous alors que nous voyions de manière déformée, probablement parce que les personnes de notre proche entourage n'avaient pas pris le temps ou ne pouvaient simplement pas voir notre beauté intérieure.

Elles nous ont prêté leur confiance, et nous ont redonné confiance en nous et en l'avenir.

14. Le comité culturel du CPAS

Un autre facteur d'émancipation fréquemment cité est le Comité culturel du CPAS.

« Qu'est-ce que vous y faites ? » et « Qu'est-ce que cela vous a apporté ? ».

Mart

Je me souviens il y a +/- 3 ans, quand le Comité culturel avec Khalid avait organisé une visite des galeries d'art à Bruxelles, j'en connaissais déjà quelques-unes que je fréquente aujourd'hui régulièrement, ça me permettait d'apprendre encore des choses en plus.

Puis le ticket d'art.²⁷¹⁰ que je trouve très bien organisé qui me permet de visiter des musées ou bien d'aller au cinéma. Je trouve très chouette d'avoir l'Agenda culturel où on peut trouver plein d'activités. Des choses très intéressantes.

Pierre

Je connais le Comité culturel depuis 4 ans. J'ai commencé via l'Espace Ressources du Cpas de Saint-Gilles. Ce que cela m'apporte, c'est une renaissance, c'est-à-dire qu'au lieu de traîner je fais des activités qui me valorisent, qui me permettent de rencontrer toutes sortes de gens intéressants.

Comme son nom l'indique j'y pratique des choses comme le théâtre, des visites d'expo ou de lieux, des repas « auberge espagnole ». Tout cela permet de créer des liens solides. Nous sommes au fil du temps devenus des amis. Tout comme l'Espace Ressources, c'est une remise du pied à l'étrier. Je suis heureux de pouvoir connaître tout cela. Ma vision sur le monde est devenue quand même un peu plus positive.

Chantal

Je recevais le périodique du Comité culturel à domicile mais ce qui m'a fait connaître le groupe, c'est la réunion qui a eu lieu en juin 2018 entre l'Espace Ressources du CPAS et ledit comité. Là Khalid nous a fait part du projet « atelier auteur » et du projet « Libertalia 2019 ». C'est donc auprès du comité culturel que je me suis inscrite à ces deux ateliers. En fait je devrais parler de trois ateliers parce que c'est lors de cette réunion que m'est venue l'envie de participer à « la plate-forme citoyenne 2019 ». Le Comité culturel est une bouffée d'air pur au Cpas de Saint-Gilles.

Alicia

Donc quand je suis arrivée au service culturel par la proposition des responsables du service culture qui sont venus se présenter et ils sont venus présenter leur activité dans la résidence où j'habite en

¹⁰ Depuis sa création, c'est environ **800.000 tickets** qui ont été utilisés par les publics fréquentant plus de **800 associations sociales** (CPAS, maisons d'accueil, centres de santé mentale, d'alphabétisation...) auprès de **835 opérateurs culturels** (théâtre, musique, cinéma, arts plastiques, danse, patrimoine...) de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ceci est rendu possible grâce à une modération du prix d'entrée par les partenaires culturels et à un fonds de compensation alimenté par les pouvoirs publics et les associations sociales.
<http://www.article27.be/>

2016. Je me suis inscrite directement et je suis assez active dans les propositions programmées car je suis arrivée à Saint-Gilles sans connaître personne.

Je suis heureuse de les avoir rencontrés, ce qui m'a permis de connaître d'autres personnes et sortir de mon isolement. Ce qui me permet d'aller au théâtre, de rencontrer des personnes avec l'art.27, et d'autres activités comme des expositions, etc.

Jeannine

En 2013 Violetta m'a fait découvrir le Comité culturel qui m'a permis une ouverture de découvertes dans la culture. Et aussi d'y trouver d'autres personnes qui m'entourent et m'apportent de la connaissance de leur propre culture.

Cela me permet aussi de réaliser des rêves auxquels je n'avais pas accès via mes finances. Je trouve géniale la création d'une telle démarche pour notre commune de Saint-Gilles. Cela permet aussi d'« être ensemble et vivre ensemble » dans des sorties réelles de l'art en tout genre.

Fabienne

En 2001, au moment de mon divorce, j'ai quitté mon domicile de Tournai pour venir habiter à Bruxelles, plus de 100 kilomètres, à Saint-Gilles. J'étais très déprimée. Je n'avais plus d'estime de moi. Et n'ayant aucun droit j'ai émargé au Cpas et voulant m'en sortir, j'ai dû aller cinq ans chez une psy et suivi des tas de formations.

Le service culturel quel bonheur ! Quelle bulle d'oxygène ! Cela m'a vraiment épanouie. Etre quelqu'un et s'entourer de gens qui ont les mêmes goûts et hobbies. Très positif. Bref que du bonheur ! C'est agréable, constructif, et cela me met en mouvement et me donne tant de joies. C'est une vraie thérapie d'être entouré de gens ouverts sur le monde.

Anne-Marie

J'ai connu le service culturel par mon petit frère qui émargeait au Cpas après son retour du Sri Lanka. Moi j'étais à la mutuelle. Ce comité m'a permis de pouvoir me réinscrire à l'Académie d'Arts dramatiques, à faire les ateliers d'écriture et à pouvoir voir beaucoup plus de spectacles. Je ne sais pas s'il en existe d'autres dans d'autres communes mais c'est un exemple à suivre. Ainsi pour éviter l'isolement pour des tas de raisons possibles.

Myriam

Le Comité culturel du Cpas de Saint-Gilles est un formidable outil pour découvrir la culture en Belgique mais pas que ça. Ce qui est bien c'est que c'est nous qui sommes les acteurs principaux. Ça veut dire que c'est nous qu'on propose ce qu'on veut faire et après on vote. Les propositions qui ont le plus de votes vont être proposées dans l'agenda culturel qui sort tous les trois mois. Ce qui est bien, c'est qu'on ne fait pas que les sorties : concerts, spectacles, expositions ou musées mais aussi les ateliers de cuisine, ateliers de bien-être et, pendant les vacances, aussi les sorties avec nos enfants. Je pense que c'est très important de se retrouver avec nos enfants et faire des activités, par exemple des sorties à Pairi Daïza ou dans des gîtes étapes. J'ai que des bons souvenirs.

J'y ai rencontré des personnes formidables qui sont à l'écoute et qui ne sont pas dans le jugement. J'apprécie beaucoup aussi des gens qui fréquentent le Comité culturel ils sont devenus mes amis. J'ai beaucoup de chance aussi parce qu'on nous permet d'utiliser les tickets art27 et les bons pour le hammam. Merci beaucoup.

Nuria

Je suis aidée partiellement par le Cpas, c'est lié à cette situation qu'en 2017 je m'y suis inscrite. J'ai été contactée à m'inscrire à l'atelier auteur via le Cpas, mais surtout via le comité culturel par l'intermédiaire de Khalid qui m'a permis de découvrir d'autres horizons culturels et artistiques, de m'épanouir, de me découvrir d'autres facettes de ma propre personnalité.

Au travers du travail commun, nous avons pu constater que toutes les personnes présentes tout en ayant un passé, une histoire propre, offrent d'énormes similitudes quant au parcours familial,

scolaire, professionnel et personnel. Que nos échecs passés influencent notre vie personnelle mais aussi professionnelle voire familiale.

J'ai le sentiment d'appartenir à une forme de famille. C'est la raison pour laquelle, lors du décès d'une de nos membres du comité, nous avons pris la décision de postposer le cours pour rendre hommage à cette personne, Yana, et l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Elle n'avait pas de famille en Belgique, nous l'avons remplacée.

Jamal

Moi le Comité culturel de Saint-Gilles du Cpas je l'ai découvert en 2013 grâce à mon ex-femme qui y allait. Et en lisant l'Agenda culturel du Cpas, en voyant une expo sur Van Gogh à Mons que je voulais voir, et faute de moyens que je n'aurais pas pu voir. Et grâce au comité culturel j'ai pu finalement voir pour une somme modique.

Et de là a commencé l'aventure avec le Comité culturel. J'ai rencontré des gens exceptionnels. Ça m'a permis d'avoir accès à la culture malgré ma situation financière précaire et de découvrir les merveilles de ce pays riche culturellement. Et ça m'a permis d'être plus créatif et plus ouvert socialement.

Malika

Tout a commencé en 2014, suite à une maladie, j'étais malade et alors je me suis retrouvée surendettée. Et j'ai cherché des structures pour m'aider à payer par facilité.

Et là, on m'a parlé du Comité culturel du CPAS de Saint-Gilles. C'était bien parce que je pouvais participer à des visites de musées, théâtre. Entres autres, j'ai fait aussi du théâtre avec le Comité culturel. Et ça a créé des liens avec des personnes. Rencontrer d'autres personnes parfois dans la même situation que moi.

Khalid résume, avec l'assentiment du groupe : (entre guillemets)

Khalid est un des animateurs du Comité culturel, un des initiateurs de cette formation « auteurisation » et un de ses animateurs. Il bénéficie d'une grande reconnaissance de la part de tous les membres du groupe. « *Tout ce que vous dites, c'est un peu la mission qu'on se donne au service culture et de l'entendre dire par vous ça me remplit de joie* ».

C'est un lieu, c'est un espace participatif. Comme certains l'ont dit, le Comité culturel vous donne les moyens de choisir la programmation. On ne vient pas avec une programmation comme ça qui vient d'en haut : « Ça serait bien que vous voyez telle expo ou quoi ». C'est vous qui choisissez vraiment... Je trouve que vous vous êtes bien emparés de cet espace.

Cette expérience a permis aussi de développer d'autres projets, comme celui de « la plate-forme citoyenne ». C'est de pousser toujours un peu plus loin cette participation. C'était il y a deux ou trois ans, on a fait un premier « atelier citoyen » sur les médias. Et donc il y a eu une réflexion critique là-dessus qui a débouché sur des rencontres de journalistes et une réflexion super intéressante. Il y a eu un colloque à Namur. Vous avez fait un plaidoyer aussi sur le droit à la culture pour tous. Donc c'est toutes des questions dont vous vous êtes emparés pour dépasser la cellule du Comité culturel, pour que toutes ces réflexions prennent vraiment place dans la société.

Il y a aussi la dimension de combattre l'isolement, de permettre la rencontre de personnes. Moi aussi, j'ai le sentiment, à chaque fois qu'on se retrouve en groupe comme ça, de retrouver quelque chose de l'ordre de la famille, vraiment des liens très forts.

Vous avez ainsi créé des liens, des réseaux de solidarité très forts. Quand, en dehors des activités, il y en a un qui déménage, il y en a un qui a une complication, vous arrivez à former des groupes d'entraide comme ça entre vous. C'est fascinant.

C'est aussi un endroit où on peut créer une relation différente avec l'institution et avec les travailleurs sociaux. Parce que, quand on pousse la porte du Cpas, en général c'est la salle d'attente, et un rendez-vous individuel avec l'assistant social, et c'est normal pour obtenir une aide individuelle. Nous on est complémentaires, on travaille le « collectif », on a une autre manière de faire relation, qui crée de la proximité, de la confiance, de la bienveillance. Ça crée de la réconciliation.

On se sent mieux là où il y a du collectif. On n'est pas juste dans cette relation seul à seul avec l'institution. C'est qu'on se rend compte qu'il y a des personnes qui ont vécu des choses totalement différentes mais pourtant il y a des communs. Et on arrive à se donner de la force par les réseaux de solidarité, par le fait d'être présent l'un pour l'autre, de s'accompagner pendant les sorties, ...

Donc voilà j'ai retrouvé tout ça dans ce que vous avez dit et puis la dimension de « la bulle d'air ». Des fois quand on est acculé par le quotidien, par les problèmes, par le stress et les soucis, des fois juste retrouver cette ambiance bienveillante ça fait un bien fou et ça permet de se relancer.

15. Un exemple de solidarité : le décès de Jana

La 4^{ème} séance, du 29 novembre 2018, est annulée suite au décès de Jana. Elle ne fait pas partie de notre groupe, mais fait du théâtre avec le Comité culturel du CPAS. Plusieurs membres de notre groupe la connaissent bien, et demandent d'annuler la séance, pour participer aux funérailles. Ce n'est que très progressivement que nous (les animateurs) avons pris conscience de l'importance de ce qui s'était passé, et ce texte est travaillé bien plus tard (en avril 2019). Nous trouvons important de le préciser à cette étape.

Le décès de Jana

Qui était Jana ?

Myriem

Jana était ma compatriote. Elle était Tchèque et moi Slovaque. Elle me rappelait un peu ma maman.

Pierrot

Moi j'allais souvent chez elle. C'était devenu une amie un peu comme une grand-mère. Elle me racontait toutes les histoires de sa vie en Tchécoslovaquie, le Communisme ...

Anne-Marie

Jana était un mystère mais on sentait une grosse fracture et une vie qui aurait pu faire un livre.

Nuria

J'ai connu Jana lors de nos sorties occasionnelles via le Comité culturel. Mon attention était attirée par sa personne menue, frêle et très discrète, voire distante. Je ne l'ai jamais connue personnellement. J'étais loin de savoir qu'elle vivait seule et sans famille en Belgique. J'avais entendu qu'elle avait une santé fragile.

Jamal

Moi j'avais vu qu'elle était malade. Depuis des années quand je la vois je me dis : « Celle-là elle doit avoir de sérieux problèmes de santé ».

On faisait du théâtre ensemble ...**Fabienne**

Elle jouait très bien au théâtre. Elle avait un accent, un charme, et dès qu'elle rentrait en scène elle avait une présence. Tout le monde l'applaudissait c'était incroyable. Dans n'importe quel rôle qu'elle faisait, parce que j'ai fait quatre pièces avec elle, et c'était chaque fois la même chose. On se disait : « Elle n'a pas de voix. Elle est petite, menue » mais elle arrivait à avoir le plus de succès parmi nous.

La dernière fois qu'on l'a vue ...**Jeannine**

En répétition, un samedi plein d'espoir et de joie de vivre, nous répétions notre pièce de théâtre avec le groupe Libertalia, pour la jouer dans un Festival à La Louvière. Sans le savoir, ce fut notre dernière rencontre avec Jana. Elle nous a confié qu'elle était très fatiguée, ce qui a amené Pierrot à la raccompagner.

Quelques jours après, on apprend son décès ...**Anne-Marie**

Savina, qui était notre professeur à l'Académie, a demandé qui avait des nouvelles de Jana. Personne. J'ai dit : « Elle habite dans la même rue que mon frère ». Je l'appelle et lui demande d'aller sonner et voir. Mon frère m'appelle et me dit : « La voisine m'a dit qu'elle était morte ». Coup de bambou dans le groupe. Sachant qu'elle était sans famille, j'ai appelé le Comité culturel du CPAS.

Comment nous avons réagi ...**Pierre**

Si on n'était pas intervenus, du coup, elle aurait été enterrée seule. Il n'y aurait personne qui l'aurait accompagnée, comme on dit, dans sa dernière demeure. Du coup, nous évidemment, on ne voulait vraiment pas ça puisque c'était une amie. Les amis chez nous on ne les traite pas comme des « paquets ». Voilà on s'est tous mobilisés pour elle parce qu'on est comme ça à l'espace culture.

Jeannine

Nous étions tous sous le choc. Une chaîne de solidarité s'est développée. Ce fut une course contre la montre. Pierrot à la recherche des morgues pour retrouver le corps de Jana. Fabienne en « public relation ». Jeannine s'est occupée pour une solution à la cagnotte, pour permettre à Jana d'avoir une cérémonie et un enterrement décent, avec la dignité qu'elle méritait. Car sans famille auprès d'elle, elle méritait tout notre respect : hors de question qu'elle ne soit enterrée en indigente.

Anne Marie

Savina et moi nous avons commencé une collecte parmi les élèves de l'Académie. Certains la connaissaient depuis plus longtemps que moi. Moi ça faisait six ans.

Une cagnotte, puis le soutien du CPAS ...

Jamal

Moi j'ai vu cet engouement, je veux dire cette solidarité pour lui trouver une sépulture digne et qu'elle ne finisse pas dans une fosse commune. Quand j'ai vu Monsieur Spinette, le président du CPAS, je lui ai dit qu'on faisait une cagnotte. Et c'est au moment où tout le monde s'est mis ensemble pour la cagnotte qu'on a été avertis que le CPAS faisait le nécessaire pour payer la cérémonie de Jana.

L'enterrement ...

Anne Marie

Valentine, Margaretha et moi, qui étions élèves en art dramatique, nous avons joué au funérarium une petite scène dans laquelle Jana avait joué. J'ai repris son rôle. Les élèves du cours de musique, Alexis et Muscari, ont joué une chanson.

Jeannine a lu un texte qu'elle a rédigé:

(...) Chère Jana, la vie ne t'a pas toujours gâtée, mais une chose est sûre, c'est que tu étais plus riche que les gens de fortune (...)

Les autres membres du groupe sont solidaires ...

Alicia

J'ai croisé Jana à la clinique. C'était la dernière fois que je l'ai vue vivante. Le personnel de la morgue m'a donné l'autorisation de me recueillir, à titre personnel, dans l'intimité.

Nuria

Quand j'ai appris son décès j'ai décidé d'aller me recueillir à la morgue. Justement parce qu'elle avait vécu ici dans la solitude. Ma présence était celle de vouloir soutenir les proches de Jana c'est-à-dire les membres du Comité. C'était surtout eux et elles qui la connaissaient le plus. Je ne cache pas c'était la 1^{ère} fois que j'allais dans une morgue, pour veiller une personne défunte. J'ai trouvé normal d'aller à l'enterrement, ne fût-ce que par solidarité.

Chantal

Je ne suis pas allée à son enterrement parce que je n'avais pas les mêmes liens et relations qu'elle avait avec les autres membres du Comité culturel et de Libertalia. J'ai senti qu'il fallait les laisser en famille. Par pudeur je n'ai pas voulu m'imposer, m'immiscer dans le groupe, que je connaissais à peine.

Myriam

Je n'ai pas été à son enterrement parce que c'était (trop) difficile pour moi.

Khalid conclut ...

A titre personnel, moi ça m'a aussi bouleversé que quelqu'un du Comité culturel ne soit plus présent. Donc vous avez réussi à interpeller le Cpas par votre mobilisation. Je veux dire, le CPAS n'aurait sans doute pas pris à sa charge les frais, si vous, vous ne vous étiez pas bougés comme ça. J'avais l'impression « si tu es né pauvre, dans des difficultés, du berceau jusqu'au tombeau ça peut avoir des conséquences ». Et donc, oui, de savoir qu'elle aurait pu finir dans la fosse des indigents ça me transperçait le cœur. Et de voir ce que vous avez pu réaliser à ce niveau-là, je trouve ça phénoménal.

16. Que vous a apporté ce travail ? (le gain en capital symbolique)

Lors de notre analyse des capitaux économique, social et culturel, nous avons laissé pour la fin le capital symbolique, qui englobe les autres formes de capital (économique, social et culturel), lorsqu'elles sont reconnues comme légitimes. Il détermine la position sociale des individus dans la société. Ainsi, le capital symbolique se traduit par la reconnaissance sociale de l'individu.

L'analyse des capitaux économique, social et culturel met en évidence que, si la position sociale et la reconnaissance héritées sont a priori faibles, les démarches actuelles des participants peuvent être analysées sous l'angle d'un « gain de capital symbolique ».

La question qui est posée dans cette logique est de savoir « ce que la démarche vous a apporté depuis le début de l'atelier ici dans le cadre des réflexions qu'on a eues sur votre arbre généalogique, sur votre parcours familial et scolaire. Qu'est-ce que ça vous a apporté jusqu'à présent ? »

Nuria

C'est selon moi un baume aux incompréhensions par le biais de mon vécu. J'y trouve une écoute et je me rends compte que, malgré toutes nos différentes histoires personnelles, nous y trouvons des points communs dans nos souffrances mais aussi au niveau curiosités.

La soif de connaissance, l'intérêt voire la participation à des activités culturelles ou artistiques que nous avons déjà avant la participation à l'atelier « Auteur », mais qui a continué en tout cas à me faire progresser dans un domaine qui est l'écriture que j'ai toujours aimé même dans ma scolarité.

Si dans le passé, j'ai été d'échec en échec je n'ai jamais été nulle pour autant. Je me rends compte que je dispose d'autres acquis non-rémunérés mais qui sont aussi d'énormes richesses acquises à l'intelligence et l'ouverture d'esprit suffisante que pour le voir et l'apprécier. L'atelier « auteur » est une forme de thérapie gratuite pour moi. Bien meilleure que l'une ou l'autre psychologue pourrait le faire.

Jamal

De revoir ma grammaire. Depuis que je suis ici à l'atelier « écriture » déjà j'ai beaucoup écrit. Jamais autant de ma vie... Ce que ça m'a apporté ? Ça m'a permis de faire un état des lieux de mon parcours de vie et d'en parler et de partager cela...

Pierrot

Bien que je ne sois pas dupe, je sais bien dans quel monde on vit. Je me suis rendu compte que les situations sociales du groupe et au-delà sont plus qu'effrayantes, tant par le vécu que par les situations vécues actuellement, ce que nous faisons ici me paraît indispensable. C'est par l'unité de nos récits que nous dénonçons ce monde malade.

Je suis effaré de voir, tant au niveau médical, scolaire et professionnel, comment l'Etat nous lâche quand on est indigent ou bien différent ou autre.

Mart

Je trouve c'est toujours bien d'être dans un collectif, faire des choses et partager des choses dans un collectif parce qu'un partage, c'est un partage. C'est toujours mieux que présente quelque chose de seul dans la maison par exemple. Voilà c'est ça vraiment la richesse de ces ateliers. Et puis voilà comme ça fait déjà depuis pas mal des années que je ne travaille plus, peut-être en passant par une rétrospective ça va peut-être me permettre de vraiment de m'améliorer encore d'une manière que peut-être un jour, je puisse me retrouver dans un marché d'emploi. C'est ce qui est aussi important vraiment pour moi.

Jeannine

Cela m'a apporté une découverte qui a resurgi d'un passé enfoui dans ma mémoire. Cela m'a appris combien les membres du groupe ont tous leur histoire. J'ai aussi ressuscité des passages tristes et gais à la fois de ma vie. J'ai découvert certains auteurs de livres qui donnent des récits de vie.

J'ai compris combien c'était important de passer par l'étape Atelier « écriture » pour faire comprendre le sens d'une histoire de vie remplie de souvenirs, et surtout, que les fautes d'orthographe ne sont pas un problème, un soulagement, pour plusieurs personnes.

Alicia

Je n'arrive toujours pas à bien m'exprimer et très difficile à l'écrire. Je crois m'en être bien sortie depuis mes 14 ans et j'ai donné le meilleur de moi-même et j'ai su tirer de la vie aussi le meilleur sans faire du tort à personne.

Cet atelier m'a donné l'envie de progresser, à mettre mes idées sur papier, de réfléchir très fort à mes parents et à leurs souffrances et tenir très fort sur leurs conseils. D'agir en responsable et ne jamais faire du tort à personne et toujours avoir la tête haute.

Anne Marie

La découverte des vies invraisemblables de certains. La découverte de l'humain en vous. Le malheur, la pauvreté, ce sont des mots, mais ce que chacun de vous a pu en faire est tout aussi invraisemblable. Ça m'a apporté encore plus d'ouverture. Je bannisais le jugement, je le bannirai encore plus. Il y a la pauvreté matérielle, la pauvreté affective. Mais ce manque développe une autre forme de richesse : la poésie, la résilience énorme et l'acceptation de l'autre dans l'absolu.

Fabienne

On doit replonger dans le passé au loin des souvenirs heureux et douloureux et suivre méthodiquement cette ligne du temps. C'est aussi à tous les niveaux : social, culturel et économique. Chacun à son histoire puis, tous ensemble, notre histoire parallèle faite de nos « petits bouts d'histoire » ...

Cela me fait aussi comprendre ce que les autres vivent ou sont passés par tellement de choses et apprendre à me défendre contre tout ce système. Des choses très impressionnantes parfois. Je dis que nos caractères se sont forgés par toutes ces expériences et en écoutant les autres on apprend à avoir de l'empathie.

Cet atelier nous met parfois « à nu » mais ce regroupement d'intimités nous faire dire des choses que l'on n'aurait jamais dites. La vie est dure et parfois on n'est pas beaucoup aidé par notre système de démocratie politique ... Merci.

Myriam

Ça a toujours été mon projet d'écrire sur moi et sur mon vécu, mais je ne savais pas comment faire et où aller pour être accompagnée dans cette démarche. Puis, début septembre 2018, Khalid m'envoie le mail et message pour savoir si je suis intéressée pour l'atelier d'écriture. Directement j'ai dit : « Oui bien sûr ». J'étais très contente et heureuse.

Depuis le début il y a une bonne entente et respect de chacun de nous. On se voit tous les jeudis. Ce sont des journées bien remplies de réflexion et d'écriture.

Ça m'a permis aussi de faire un bilan de ma vie mais aussi de questionner mes proches, mes grands-parents, mon père et mon frère, pour savoir un peu plus sur leur vie, leur parcours scolaire, et parcours professionnel. Il y avait des choses que je ne savais pas. J'ai de la chance que, surtout mes grands-parents, sont vivants, et que je peux encore poser des questions. C'est une richesse qui se transmet de génération en génération. Je me suis rendue compte que chacun de nous a vécu plein de choses difficiles mais qu'on est tous des battants et qu'on s'en est bien sorti. On peut être fier de nous.

Chantal

Ce que ça m'a apporté c'est d'abord une mise au point ou un check up. Également un nouveau départ. Ou encore on tourne la page, parfois on revient sur ses pas, on se tâte et on se dit qu'il y a des choses qui s'estompent comme des pigments de mauvaise qualité. Qu'il est temps, grand temps, de passer à d'autres choses. De devenir auteur de sa vie, se donner le droit, et pourquoi pas de réécrire sa vie avec d'autres, main dans la main, et on progresse...

Noémie

En participant à cet atelier d'écriture, j'ai rencontré de nouvelles personnes qui sont devenues de vrais amis. Moi qui ne savait ni lire, ni écrire, ça m'a donné envie d'écrire un livre et un scénario de court métrage, pour commencer !

17. Ceci n'est pas une fin ...

Dans le passé, les membres du Comité culturel et participants au groupe « auteurisation » ont souvent été interrogés par des chercheurs, des sociologues, des écrivains, des comédiens... Une fois leur témoignage livré, ils n'ont le plus souvent plus eu de nouvelles sur l'usage qui en avait été fait. Leur témoignage était rarement « reconnu » dans les publications. Ils avaient le sentiment d'être désappropriés de leur propre parole, que celle-ci était confisquée.

Dans le cadre de notre travail, il a été convenu que ne seraient publiés que les textes que les participants acceptaient, voire souhaitaient, voir publiés. Il leur a été proposé de relire la version finale (celle que vous avez en main), de l'adopter et de la co-signer.

Un autre choix est de livrer ici des matériaux relativement « bruts », avec relativement peu d'analyse en surplomb de la part des organisateurs, dire simplement, « voilà où on est arrivés ensemble aujourd'hui » ...

C'est un choix, à la fois pour respecter ce qui a été dit par chacun et écrit par le groupe, mais aussi pour disposer d'un document suffisamment « vierge » pour permettre de poursuivre le travail d'analyse avec le groupe lui-même. Ce document n'est en effet qu'une première étape.

Cette étude sur les itinéraires familiaux, sociaux et éducatifs de 12 personnes en lien avec le CPAS est une première étape, qui alimentera plusieurs autres chantiers :

- À court terme (juin 2019), les participant.e.s qui le souhaitent termineront de rédiger leur **récit de vie individuel, personnel**. Ces documents devront eux aussi être pris en compte.
- Dans un même temps (juillet 2019), ce texte prendra place dans **un ouvrage plus large destiné au commanditaire, le CPAS de Saint-Gilles**, en espérant contribuer à alimenter sa réflexion sur la place des « usagers », des 1ers concernés dans l'institution CPAS.
- D'ici fin 2019, les éléments récoltés serviront à alimenter une étude plus large, que CFS a entreprise, sur **l'actualité du déterminisme socio-éducatif** (de la reproduction sociale) et sur les leviers pour s'en émanciper. La richesse des témoignages sera partagée avec une cinquantaine d'autres témoignages récoltés par ailleurs, et tous les contributeurs seront invités à poursuivre cette démarche réflexive et à la finaliser ensemble.

- Enfin, tous les textes produits, y compris les récits de vie produits par chaque participant, contribueront à alimenter une **pièce de théâtre** dont ils seront les auteurs et acteurs, avec le groupe Libertalia, à partir de novembre 2019 jusqu'en juin 2020.

Ce texte connaîtra donc de multiples approfondissements, mais toujours avec, pour et PAR les 1ers concernés, les membres du groupe.

18. Remerciements :

Merci pour leur confiance, au CPAS de Saint-Gilles, à son président signataire de la convention, Jean Spinette, et à la nouvelle présidente, Myriem Amrani, qui a fait de la reconnaissance de la place des usagers au sein du CPAS une de ses priorités,

Merci aussi aux services du CPAS, notamment au secrétaire du CPAS, Mathieu Roper, et à Myrrhine Kulcsar, responsable du service culture.

Merci aux participant.e.s et signataires, pour leur présence régulière et enthousiaste, leur travail d'écriture, le récit de leurs expériences de vie et les savoirs qu'ils ont ainsi acquis issus de ces expériences, pour leur confiance dans notre travail et dans l'usage qui en sera fait,

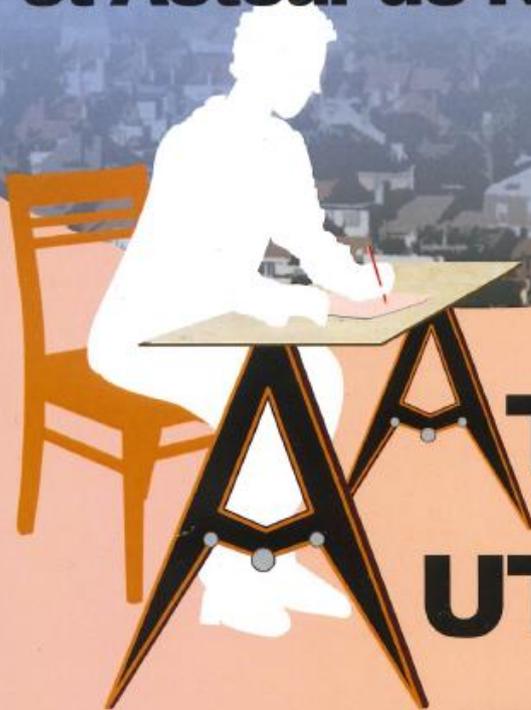
Merci aux animatrices d'ateliers d'écriture de la Cité des Ecrits, Anne Iwens et Ann-Eve Fillenbaum, pour leur implication,

Merci aux animateurs de l'atelier « sociologique », Khalid Chatar, un des animateurs du Comité culturel du CPAS ainsi qu'Alain Leduc, animateur et coordinateur du projet et de la présente publication.

Merci enfin à deux personnes bénévoles, Peggy Englebert qui a assuré des retranscriptions d'entretiens et Rose Marie Geeraerts qui a assuré la relecture finale.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie Bruxelles (Education permanente) et du Centre Public d'Action Sociale de Saint-Gilles.

Devenir Auteur de Son Récit et Acteur de Notre Histoire !



ATELIERS D'AUTEURS

Venez partager votre expérience en lien avec le CPAS, le chômage, les difficultés financières, mettre des mots sur votre vécu, en faire un récit collectif au sein d'un atelier d'écriture

Tous les jeudis de 10h à 15h

Du 8 novembre 2018 au 20 juin 2019

C'est gratuit!

Informations et Inscriptions :

culture@cpasstgilles.irisnet.be **0490 522 419**

02 600 57 57

Editeur responsable : Président du CPAS de Saint-Gilles - Rue Fernand BERNIER, 40 - 1050 Bruxelles

 **ST. GILLES**
CPAS / OCMW
CENTRE PUBLIC D'ACTION SOCIALE
OPENBAAR CENTRUM VOOR MAATSCHAPPELIJKE HELP

 **cfs** asbl
COLLECTIF FORMATION SOCIALE